ANECDOTES ET LÉGENDES DE PYONGYANG

Edition en langues étrangères
R P D C
An 111 du Juche (2022)

Avant-propos

Pyongyang, capitale de la RPDC, pays fier de son histoire longue de cinq millénaires et de sa culture splendide, garde une multitude d'anecdotes et de légendes qui se transmettent au long des générations.

Elles évoquent le plus souvent le patriotisme des habitants, défenseurs de leur ville contre l'agression étrangère, le lointain passé de cette région, berceau de la nation coréenne et capitale du Kojoson (Corée antique), premier Etat, les traits moraux et les bonnes mœurs de ces gens.

Ce livre en présente un certain nombre datant de l'antiquité aux temps modernes.

Table des matières

Anecdotes de Pyongyang·····5
Le général Ondal ·····5
Dame aux pieds de cerf et ses fils·····12
Le gué O ·····15
Kye Wol Hyang et la « Chapelle de la martyre » ·····18
Le bourdon de Pyongyang·····19
Le fleuve Taedong vendu ·····24
Poète qui a pleuré à Pyongyang·····28
Le poète du fleuve Taedong ·····30
Pak Taji, défenseur du gué Wangsong ·····32
Le panonceau « Paysage unique au monde »
du pavillon Ryongwang·····35
Examen d'art martial dans l'île Rungna ·····38
Ryo Ok, musicienne, auteur de « Konghu-in » ·····41
Ho Tuk Son, fondateur du type des chansons
populaires des provinces ouest ·····42
Paek Son Haeng, femme patriote·····46

Légendes de Pyongyang ····48

Histoire de Pyongyang très ancienne ····48

Palais de Tangun ····48

Premier palais du Ciel et de la terre ····50

Le mont Hong ····52

Lac Tangun ····55

La source Adal ····59

Le tombeau d'un cheval ····62

Le tonnerre au mont Adal ····64

Origine de la commune de Hungbu ····67

Un *ryangban* tourné en dérision par un paysan ····69

Serpents gardiens des tombeaux anciens du mont Taesong ····73

La porte Pothong mystérieuse ····76

L'île Rungna, déplacée d'amont ····80

Réputation de beauté de Pyongyang ····83

Jeune homme du ciel descendu sur la colline Moran ····83

Le rocher-éventail ····85

Le coin à se dévêtir ····87

L'ancre du Taedong ····90

La muraille Chongryu ····92

Patriotisme de la population de Pyongyang ····· 93

Jardin de fleurs de la porte sud de la forteresse du mont Taesong ····· 93

Jeune fille gardienne de la fleur du prunier ····· 98

Le général Ulmil et le pavillon Ulmil ····· 102

Le gué Paek-un ····· 105

Les pins des abords du pavillon Ulmil ····· 108

Le gué Wangsong ····· 111

L'hercule à la hache ····· 113

Une chapelle dédiée aux rats ····· 119

Un sens du devoir moral de la population de Pyongyang ····· 120

Urung et Sobi ····· 120

Porte Chilsong, porte du bonheur ····· 125

Soldat devenu gendre du roi ····· 128

Le pont Ungguk ····· 132

Le mont Ju-am ····· 136

Jeune fille, sauveuse d'un jeune cerf ····· 137

Bienfait rendu par le chevreuil et le serpent ····· 139

ANECDOTES DE PYONGYANG

Le général Ondal

L'histoire du général Ondal, qui s'est distingué dans la lutte contre l'agression étrangère à l'époque du Coguryo, figure parmi les anecdotes de Pyongyang les plus répandues.

Dans un village perdu quelque part hors de la forteresse de Pyongyang, un garçon vivait avec sa mère aveugle. C'est Ondal.

La famille avait du mal à joindre les deux bouts, mais, par un étrange contraste, Ondal frappait par sa prestance et son honnêteté.

Tous les jours, il devait aller nu-pieds, de porte en porte, d'hameau en hameau, demander l'aumône pour nourrir sa mère. Tout le monde le connaissait, certains l'appelant par mépris « Ondal le sot », surnom qui finit par se répandre à tous les vents.

A l'époque, Phyonggang, roi du Coguryo, avait trois filles dont la benjamine était fort pleureuse. Il lui disait souvent, histoire de rire : « Tu m'enfonces les oreilles, avec tes cris. Tu n'auras sans doute pas un bon parti. Je n'aurai qu'à te donner à "Ondal le sot". »

Plus tard, quand la princesse eut atteint l'âge de 16 ans, le roi

chercha à donner la main de sa fille à un jeune homme d'origine aristocratique.

La princesse, prise au dépourvu, protesta : « Sa Majesté m'a toujours dit que je serais mariée à Ondal. Pour quelle raison reniez-vous aujourd'hui vos paroles ? Le mensonge ne sied même pas à un homme du commun. Peut-on croire dès lors qu'un roi l'admette ? Je ne peux accepter votre proposition d'aujourd'hui, car injuste. »

Au début, le roi rit de bon cœur en croyant à une blague. Mais il s'aperçut aussitôt du sérieux de sa fille. Il se mit en colère, lui vociférant : « Si tu me désobéis, tu es indigne d'être ma fille. Tu ne resteras pas auprès de moi, tu quitteras sur-le-champ le palais royal. »

La princesse prit le parti de s'en aller, poussée moins par l'injonction de son père que par sa détermination préalable. Elle sortit du palais, munie seulement de quelques-uns de ses bagues et de ses bracelets d'or et d'argent.

Comme elle voyait pour la première fois le monde extérieur, elle dut errer longtemps avant de trouver la maison d'Ondal en la demandant aux passants. Enfin, elle atteignit un pauvre taudis tapi au fond d'un ravin.

La mère aveugle d'Ondal restait seule chez elle.

La princesse s'approcha, lui fit une profonde courbette, puis dit son histoire. La vieille sursauta d'étonnement et agita la main à la hâte, balbutiant :

« Mademoiselle, vous sentez un parfum suave et vos paroles témoignent de votre chaleur, digne d'une femme distinguée. Je crois donc que vous vous êtes laissée tromper par de faux renseignements. Mon fils est allé chercher dans la montagne de quoi me donner à tromper la faim. De vile condition, il ne peut être un bon parti pour vous, loin de là. Retournez-vous en, je vous en prie. »

La princesse, cependant, se contenta de serrer les mains rugueuses de la vieille, disant qu'elle attendrait la rentrée du jeune homme.

Comme il était long à rentrer, elle se dirigea vers l'endroit indiqué par la vieille.

Après un long parcours à travers une pinède, elle aperçut un jeune homme qui descendait d'un pas lassé, portant une hotte.

Elle le scruta de loin : cheveux en broussaille, chemise en guenilles laissant voir la peau, pieds saignant par endroits, mains rudes, tout annonçait la personne qu'elle se figurait. Elle alla se planter devant lui, s'inclina et raconta ce qui l'avait fait venir.

Ondal, surpris d'abord par la vue de cette fée manquée, puis par son récit, se ressaisit à peine et cria :

« Tu as la figure d'une femme, mais je me rends compte que j'ai affaire à un fantôme. Ne t'approche pas ! »

Sitôt fini, il dévala la pente sans se retourner.

La princesse, déçue et désolée, ne put que se plaindre à part elle du tour de l'affaire. Cependant, elle en revint aussitôt et

descendit seule du coteau et passa toute une nuit hors de chez Ondal.

Le lendemain matin, elle osa frapper à la porte de la maison. D'un ton suppliant elle s'adressa à Ondal :

« Monsieur Ondal, vous êtes la seule personne sur qui je puisse compter pour vivre dans ce bas monde. Je vous soutiendrai de tout cœur tout en étant au service de votre mère. Je vous prie de me recevoir. »

Ondal, cependant, restait inébranlable.

La princesse, inclinant légèrement la tête, poursuivit :

« Deux êtres humains peuvent vivre ensemble en se partageant une seule mesure de grain et un seul pied d'étoffe, a-t-on dit de tout temps. Si nous cherchons à nous entendre, nous pourrons vivre ensemble sans tenir compte de la différence de nos conditions. »

La chaleur de son sentiment finit par persuader le jeune homme et sa mère qui l'accueillirent.

Dès le lendemain, Ondal et la princesse, formant un couple, se mirent à travailler dur, de jour, pour servir de leur mieux la mère. De nuit, la princesse commença à apprendre à son mari à lire et à écrire.

Avec le temps, Ondal en vint à déchiffrer les écrits militaires et, avec l'aide d'un expert, il acquit un art martial poussé.

La princesse, toute heureuse de voir son mari perfectionner son talent, trouva qu'il lui fallait un cheval.

Elle vendit ses bracelets d'or et acheta un bon coursier.

Dans le royaume du Coguryo, il était d'usage d'organiser chaque année, le 3 mars, une compétition de chasse dans la plaine de Raknang pour déterminer ceux qui seraient les meilleurs.

A cette épreuve prenaient part le roi même avec ses ministres ainsi que les gens d'armes des cinq provinces.

Sur la recommandation de la princesse, Ondal se décida à y prendre part.

Il n'était aisé pour Ondal de s'y distinguer d'autant plus qu'on comptait parmi les participants, nombre de généraux déjà réputés ainsi que des jeunes de talent étaient venus de toutes les régions.

Quoi qu'il en fût, il se révéla le plus agile, vaillant, fort et habile. Il abattit plus de bêtes que personne. Il déposa au pied du roi sa prise : ours, chèvres, cerfs. A ce spectacle, le roi fut aux anges et lui demanda son nom.

Ondal, la carrure déployée, répondit :

« Je m'appelle Ondal et je vis hors de la forteresse de Pyongyang. »

Le roi n'en revenait pas.

« Comment ? Si je ne me trompe, Ondal le sot ? »

« Lui-même, Majesté », répondit le jeune homme sans hésitation.

Celui-ci relata au roi comment il avait pu, avec l'aide de la princesse, apprendre à lire et à s'exercer à l'art martial, etc.

Après avoir contemplé l'horizon dans le silence, le roi déclara :

« Le vainqueur de la partie de chasse d'aujourd'hui, c'est Ondal. »

La foule répondit par des roulements de tambour et de gong.

Plus tard, il arriva que des troupes étrangères viennent envahir en force le territoire du Coguryo. C'était la guerre.

A la tête des forces armées, Ondal se battit vaillamment, décimant l'envahisseur et semant la terreur parmi les ennemis. Il alla de suite attaquer les positions ennemies qu'il réduisit à néant.

La guerre finit par la victoire de l'armée du Coguryo qui avait refoulé l'agresseur.

Tous les combattants firent alors l'éloge des exploits d'Ondal, héros entre les héros.

Le roi lui attribua une grande récompense, le proclama enfin gendre et lui accorda la dignité de *Taehyong*.

Depuis lors, l'attention et la confiance du roi envers lui ne cessèrent de croître et Ondal jouit d'un prestige et d'une influence incontestables.

Par la suite, Ondal proposa au roi :

« Le Silla (un des trois royaumes coréens de l'époque) ayant occupé une partie du territoire du Coguryo pour se l'approprier, la population de cette région en pâtit. Si sa Majesté veut bien m'accorder le commandement de troupes sans me prendre pour stupide et inconvenant, j'irai recouvrer

d’une seule haleine nos terres perdues. »

Le roi apprécia beaucoup l’esprit patriotique d’Ondal et acquiesça à sa demande.

Celui-ci se dépêcha au champ de bataille où il commanda ses troupes d’une part, et, d’autre part, il se battit à cheval pour faucher une foule de combattants ennemis.

La victoire s’approchait, mais il fut atteint par un coup mortel.

A le voir s’éteindre en héros au champ d’honneur, tous les commandants et soldats s’inclinèrent pour lui rendre hommage.

Les funérailles eurent lieu suivant les us et coutumes et les civilités établies.

Ses dignes compagnons d’arme tentèrent de soulever le cercueil qui, cependant, ne se laissa pas ébranler.

Une dizaine d’hommes s’y essayèrent encore sans pourtant y parvenir.

A la nouvelle de la mort d’Ondal, la princesse se précipita sur les lieux.

Accablée par la tristesse de la perte de l’être qu’elle aimait tant, elle caressa tendrement le cercueil, laissant échapper dans ses sanglots : « Vous avez choisi en héros entre la vie et la mort. Adieu, mon chéri ! »

A l’instant, un miracle se produisit : le cercueil se laissa soulever.

Tout le pays, en proie à la douleur d’avoir perdu le général méritant sorti du peuple, pleura à chaudes larmes, alors que le

ciel répandit ses condoléances par une pluie battante.

Que dire alors de l'affliction des habitants de Pyongyang, eux qui connaissaient si bien le héros depuis sa malheureuse enfance !

Ce sont eux qui allaient perpétuer son histoire.

Dame aux pieds de cerf et ses fils

Il y avait à Pyongyang une femme qu'on appelait dame aux pieds de cerf car ses pieds ressemblaient à ceux d'un cerf.

Il en était de même pour ses deux fils. Pour cette raison, leurs copains du village se moquaient d'eux. Aussi leur mère leur avait -elle demandé de rester dans la cour à s'exercer à l'art martial.

Or, comme ils trouvaient pénible de s'enfermer tout le temps, ils sortaient parfois.

Un jour, le fils d'un gros propriétaire foncier profita de l'occasion pour les tourner en dérision. Ceux-ci, voulant lui rendre la pareille, lui infligèrent des coups qui, à leur surprise, entraînèrent sa mort.

Dès qu'elle eut appris le fait, leur mère craignit la vengeance du gros propriétaire foncier. La nuit même, elle gagna le littoral en emmenant ses fils pour aller se réfugier.

Elle monta avec eux dans une barque pour voyager sans destination précise.

Elle s'aperçut alors d'avoir oublié, dans sa précipitation, de se

munir des provisions nécessaires.

Elle accosta dans un petit port. Puis, ayant demandé à ses enfants d'attendre, elle alla dans le village.

Elle se procura quelques provisions et retourna au port. Mais quelle malchance ! La barque avait été emportée avec ses enfants par la tempête.

Restée seule, la mère, faute de mieux, alla au mont Taesong où elle s'adonna à élever des cerfs.

Le temps s'écoula et ses cheveux grisonnaient.

Un jour, l'alarme sonna : des troupes étrangères avaient franchi les confins du pays.

Le général Ulji Mun Dok reçut l'ordre de refouler l'envahisseur.

La dame aux pieds de cerf alla le rejoindre pour lui exprimer sa volonté de prêter son concours aux guerriers, parce qu'elle n'acceptait pas de rester les bras croisés face au malheur national.

Le général, dans son dessein de mener l'opération qu'il concevait, osa aller seul au camp ennemi sous prétexte de négocier, mais afin de prendre renseignement sur le dispositif de l'envahisseur.

La dame aux pieds de cerf, soucieuse de la sécurité du général, le suivit en catimini.

L'ennemi avait reçu de son roi l'ordre de capturer à la première occasion Ulji Mun Dok, chef de guerre en renom du Coguryo.

Malgré cela, une fois en tête à tête avec ce général, le chef ennemi fut saisi de stupeur et d'effroi face au sang-froid, à la magnanimité, à la prestance et à la logique de fer de son interlocuteur.

Il se vit obligé de le laisser s'en retourner sain et sauf. L'instant d'après, il se ressaisit, regretta sa faute et lança un gros effectif à la poursuite du général.

Ulji Mun Dok, à peine hors des griffes de l'ennemi, se retrouva en danger. Il avait atteint la rive du fleuve qui lui barrait le passage lorsque la dame aux pieds du cerf aux aguets à bord d'une barque, l'accueillit et le sauva.

Dans le camp ennemi, deux généraux frères étaient réputés pour leur art du combat. Ils avaient des pieds rappelant ceux d'un cerf.

La nouvelle atteignit les oreilles de la dame aux pieds de cerf, la surprenant.

Aussitôt elle se déguisa en une vieille du commun et s'aventura dans le camp ennemi.

Elle trouva lesdits généraux. Elle se déchaussa, leur demandant d'en faire autant.

La mère et les fils reconnurent sans tarder leur rapport, se félicitant de leurs retrouvailles.

La mère retraça à ses fils ce qu'elle avait vécu après leur séparation. Puis, elle les réprimanda d'un ton sévère :

« Vous êtes mes fils et les fils du Coguryo. Et vous voulez

jeter la lance contre votre mère et infliger des coups d'épée à vos compatriotes. Où a-t-on jamais vu des enfants aussi ingrats envers leurs parents et des traîtres à la patrie comme vous ? »

Après cette entrevue, les deux généraux se mordirent les doigts toute la nuit d'avoir nui à leur mère et à leur patrie.

Le lendemain à l'aube, ils passèrent au camp des troupes du Coguryo sur les traces de leur mère.

La retrouvant, ils lui firent leur mea-culpa, puis ils demandèrent au général Ulji Mun Dok de les admettre dans l'armée pour qu'ils puissent racheter leurs péchés en combattant.

De la sorte, il leur fut donné de contribuer à repousser l'agresseur hors des confins du Coguryo et à gagner la guerre.

Le gué O

Les eaux du fleuve Taedong, après l'île Rungna, se divisent en deux parties devant l'île Yanggak.

Celui de ces bras, situé à l'ouest, du côté du Grand théâtre de Pyongyang, s'appelle le gué O, mot signifiant corbeau.

Cette appellation remonte à l'époque où les Japonais, lors de la guerre patriotique de l'an *Imjin* (vers la fin du XVI^{e} siècle), ont envahi la forteresse de Pyongyang.

Quand ils eurent atteint la rive du Taedong, au-delà de la forteresse, ils se virent dépourvus de tout moyen de traverser les eaux ; les habitants avaient dissimulé toutes leurs embarcations.

Les Japonais se mirent à rechercher un gué. Mais, partout les eaux dépassaient la taille du cheval et de l'homme. Le chef ennemi, à bout de recherche vaine, s'affala sur la digue, les yeux fixés sur les eaux.

A l'instant, une bande de corbeaux, venus on ne sait d'où, tournoyèrent et se posèrent au milieu de la surface d'eau en amont de l'île Yanggak.

Le chef ennemi sursauta, scruta la scène, se tapa les cuisses, s'écriant :

« La vache ! C'est l'endroit indiqué. »

Sans doute, il s'était rendu compte que les corbeaux, et non des canards ou des oies sauvages, pouvaient se poser et marcher sur la nappe des eaux parce que le fond des eaux était peu profond.

Enchanté, il aurait voulu jeter aussitôt ses hommes sur ce gué. Il n'osa pourtant le faire, de peur de la surveillance des soldats coréens installés sur le rempart de la forteresse de l'autre rive. La nuit venue, il ordonna à quelques soldats de tenter la traversée en cachette.

Il put ainsi apprendre que les eaux ne dépassaient pas les genoux de l'homme. Comptant occuper d'emblée la forteresse, il conduisit ses troupes, au milieu de la nuit, du côté du gué. Dès lors, il attendit que ses soldats poussent aussitôt des cris de victoire du rempart de l'autre rive.

Quelques moments après, il entendit en effet s'élever des clameurs à ébranler ciel et terre, s'élever et scintiller des feux de

ce côté. Or, ces feux, au lieu de s'élancer vers le rempart, venaient tomber au milieu du cours du fleuve.

C'est que les combattants coréens frappaient les assaillants en train de tenter la traversée.

L'instant d'après, les Japonais, en pleine débandade, se mirent à reculer. A ce spectacle, le chef ennemi vociféra, leur demandant de se retourner pour traverser le fleuve, et lança à l'assaut jusqu'aux effectifs de réserve.

Les coups de feu de l'artillerie qui ne cessaient de partir de la forteresse ne s'arrêtèrent que vers l'aube.

Le chef ennemi, sûr que ses soldats se fussent emparés de la forteresse, jeta les yeux sur le rempart puis sur le milieu des eaux maintenant à découvert. Hélas ! Personne au pied du rempart tandis que des corps inanimés flottaient sur la nappe.

« Ah, quelle magie ! Où est maintenant le gué où descendaient les corbeaux ? » s'écria-t-il, hors de lui.

Il s'était trompé parce qu'il ignorait le simple phénomène de la marée se produisant sur le Taedong. Les corbeaux s'étaient posés sur le fleuve à une heure de reflux et les Japonais avaient tenté de le traverser pour monter à l'assaut de la forteresse alors que la marée montait. Echec inévitable.

Le chef des Japonais, accablé par la perte du gros de ses troupes, désespéra de traverser le mystérieux Taedong.

Depuis lors, ce gué est appelé O, parce que les corbeaux y avaient induit en erreur les envahisseurs.

Kye Wol Hyang et la « Chapelle de la martyre »

Lors de la guerre patriotique de l'an *Imjin*, les Japonais avaient occupé pour un temps la forteresse de Pyongyang.

Un jour, Kye Wol Hyang, *gisaeng* (dame formée aux arts du chant, de la danse et de la poésie pour divertir les hommes) renommée, délibéra avec Ko Tal Bu, citoyen de la ville, de mettre à mort l'un des chefs ennemis les plus féroces et scélérats afin de démoraliser les troupes japonaises et de faciliter la contre -attaque des volontaires coréens.

Avec ce dessein, elle alla déambuler au pied d'un saule poussant à côté du pavillon Ryongwang, sur le passage habituel de l'un des chefs japonais. Elle était aux aguets, quand il parut et l'aperçut. Il la vit et la fit emmener à sa base.

La dame épia le dispositif de l'ennemi. Les chefs ennemis faisaient la bombe au pavillon Ulmil quand elle en profita pour transmettre, au général Kim Ung So, par un cerf-volant, le bout de papier portant les renseignements recueillis.

Quelques jours plus tard, Kim Ung So pénétra au camp ennemi. Guidé par elle, il réussit à liquider ledit chef ennemi.

La dame et le général cherchaient à sortir de la forteresse en emportant la tête coupée du chef ennemi quand le jour levant les surprit. Pas moyen de s'échapper à travers la ligne de surveillance ennemie.

Kye Wol Hyang lui proposa de s'en aller seul, lui promettant de le rejoindre plus tard. Sur ce, elle s'attira les poursuivants.

Malheureusement, elle tomba aux mains de l'ennemi. Elle resta fidèle à sa foi patriotique jusqu'à sa fin.

Kim Ung So, de son côté, parvint à s'échapper de la forteresse. A la tête des volontaires, il attaqua les Japonais en débandade après la perte de leur chef, réussit à libérer la ville.

Les gens de Pyongyang bâtirent la « Chapelle de la martyre » à la mémoire de Kye Wol Hyang afin de transmettre son dévouement patriotique.

Le bourdon de Pyongyang

Pong-i Kim Sondal est un personnage bien connu du peuple coréen.

Il venait de retourner à Pyongyang de Séoul où il avait frappé le bourdon national à une heure non convenue. Cela avait mis en émoi toute la ville ainsi que la cour et lui avait coûté d'être arrêté et même conduit au roi, épreuve dont il se tira cependant sain et sauf.

La nouvelle de son aventure amusait fort toute la population de Pyongyang.

Il n'en était pourtant pas ainsi pour les *ryangban* (aristocrates dans la société ancienne), ils craignaient plutôt de se voir jouer un mauvais tour par ce sacré magouilleur, pourtant sorti indemne de l'affaire de l'infraction de la loi d'Etat. Aussi, à la première

occasion, se hâtaient-ils de chercher ensemble le moyen de le mettre hors d'état de nuire.

Un jour, ils faisaient la bombe à l'ombre d'un saule à côté de la porte Taedong, en ergotant sur les mesures à prendre contre ce filou, quand ils l'aperçurent heureusement passer près d'eux. Ils l'interpellèrent.

« Tu as fait sonner le bourdon national à Séoul et tu t'es cependant tiré à bon compte de cette affaire, pas vrai ? Si tu voulais bien maintenant en faire autant à un moment inattendu avec le bourdon de Pyongyang ? » jeta l'un d'entre eux lui indiquant la cloche suspendue dans le pavillon gardé par le sonneur. »

« Si ce sont vos vœux unanimes, chers messieurs, je n'oserais pas refuser. Mais à condition que vous le payiez largement. »

« Que veux-tu alors contre la peine que tu dois te donner ? »

« Je ne suis pas né pour prétendre à la richesse. Je me contenterai de quelque cinq pots de vin afin de me laver le gosier. »

« Cinq pots de vin ? C'est un rien. Alors, quand feras-tu sonner le bourdon ? »

« Quand ? Pas facile de le dire en juste. De toute façon, je veillerai à trouver le temps. »

« Bon, comme tu voudras. Nous serons là tous les jours. »

La promesse faite, Kim Sondal accepta de prendre quelques bons coups avant de repartir.

A peine avait-il fait quelques pas que les aristocrates se répandirent en petits rires de contentement, disant :

« C'en est fait de lui. Il tombera à notre piège. »

« Il aura beau s'ingénier, il ne pourra s'en sortir, ha, ha ! »

« Exact. Il a eu la chance de rouler sa Majesté royale et d'échapper à son châtiment, mais il ne pourra pas s'attendre à un tel résultat avec le préfet de Pyongyang. »

« Nous avons donc trouvé la bonne astuce, ha, ha. »

Très satisfaits, ils continuèrent leur festin.

Dès le lendemain, ils y revinrent attendre Kim Sondal.

Pour sa part, celui-ci pensa aux heures où le bourdon de Pyongyang tintait : celles où il devait annoncer l'ouverture puis la fermeture de la porte de la forteresse, les événements d'importance nationale et les heures fixées par ordre spécial du roi.

Il alla tout de suite à Junghwa et il y attendit voir paraître l'émissaire du roi qui inspecterait la province du Phyong-an.

Trois mois étaient passés lorsque celui-ci arriva enfin.

Kim Sondal se hâta de prendre contact avec un fonctionnaire de la suite de l'émissaire du roi et lui soutira le secret du jour et de l'heure d'arrivée de l'émissaire à Pyongyang.

Ensuite, il rentra à Pyongyang. Il était près de passer la porte Taedong lorsqu'il fut interpellé :

« Te revoilà, enfin Sondal. D'où viens-tu ? »

« Bonjour, comment allez-vous ? J'ai été soigné un ami

malade. Cela m'a pris du temps. »

« N'as-tu pas oublié, j'espère, la promesse faite à nous ? »

« Quelle promesse ? »

« L'as-tu oubliée ? N'as-tu pas dit que tu ferais sonner le bourdon de ce pavillon ? »

« Ah oui. Il faut que je tienne ma promesse. Mais, vous, vous m'avez promis de me donner en contrepartie cinq pots de vin, pas vrai ? »

« Ça, c'est vrai aussi. Alors, quand feras-tu frapper le bourdon ? »

« Demain même. »

« Bon, c'est entendu. »

« A quelle heure ? A 15 heures, je vous dis », fit Kim Sondal en pensant que l'émissaire du roi devait arriver à cette heure.

Les *ryangban*, comme promis, lui donnèrent cinq pots de vin.

Kim Sondal rentra dans son village. Il offrit le vin aux vieux du village et aux copains qu'il savait manquer d'argent pour en boire d'habitude.

Tous, ils festoyèrent en buvant jusqu'au tard dans la nuit.

Le lendemain, à l'approche de quinze heures, Kim Sondal retourna près de la porte Taedong. Il scruta furtivement le coteau situé sur la rive est du Taedong.

En effet, il aperçut le convoi de l'émissaire du roi. Sans plus tard, il grimpa au pavillon, criant à la hâte :

« Sonnez le bourdon ! Sonnez le bourdon ! »

La grosse cloche de Pyongyang commença à tinter, ébranlant toute la forteresse.

A l'instant, des fonctionnaires subalternes accoururent vers Kim Sondal qu'ils arrêtèrent sur place et conduisirent à la préfecture. Les *ryangban* avaient prévenu la veille le préfet de Pyongyang que Kim Sondal, coupable d'avoir déjà fait sonner le bourdon de Séoul et trompé le roi, cherchait à en faire de même avec celui de Pyongyang. De ce fait, le préfet, décidé à punir Kim Sondal, avait mis ces fonctionnaires subalternes en état d'alerte.

« Ce malin de Kim Sondal n'aura pas moyen d'échapper, ha, ha. »

« Il tombera à notre piège, c'est certain. »

Les *ryangban* exaltaient.

Le préfet, à la vue de Kim Sondal ligoté, s'écria furieusement :

« Toi, comment oses-tu faire tinter le bourdon à une heure imprévue pour semer la confusion dans la forteresse contrairement à la loi ? »

« A une heure inattendue ? C'était pour annoncer l'arrivée de l'émissaire du roi. »

« L'arrivée de l'émissaire du roi ? Tu mens encore. Tu as promis de faire sonner le bourdon pour recevoir en contrepartie cinq pots de vin, je le sais bien. Je suis tout yeux et tout oreilles sur ce qui se passe hors du bâtiment de l'administration de l'Etat. Tu as eu la chance d'échapper au châtiment du roi mais tu ne

pourras t’échapper de ma main de fer. »

« Mais il faut attendre pour voir si vous êtes plus averti que le peuple. »

« Que dis-tu ? »

A l’instant même, un fonctionnaire accourut à court d’haleine et s’accroupit devant le préfet, criant :

« Quel ennui ! L’émissaire du roi, arrivé à la porte Taedong, est furieux contre vous, vous accusant de ne pas être venu à sa rencontre. »

« Tu dis, l’émissaire du roi ? »

A ce moment-là, les cris des soldats de l’escorte de l’émissaire du roi retentirent près du siège de la préfecture.

Le préfet, le souffle coupé, ne savait à quel saint se vouer.

« Ah, quelle tuile ! »

A l’opposé de cette confusion, Kim Sondal se releva, l’air serein, et dit d’un ton péremptoire.

« Comment expliquer cette malchance sinon en reconnaissant que vous êtes moins averti que le peuple. »

Il quitta les lieux, imperturbable.

Le fleuve Taedong vendu

Un richard qui vivait dans une région de plaine de la province du Phyong-an vint à Pyongyang en conduisant son âne chargé d’un gros sac rempli de monnaies.

Ayant ramassé sa fortune en dépouillant les pauvres ploucs, il rêvait maintenant de l'arrondir encore en faisant du commerce dans cette ville fortifiée.

Dès son arrivée, il se mit à parcourir la ville de long en large à la quête d'une source de gain fabuleux. Conduite qui ne tarda pas à le faire prendre en grippe par les autochtones.

Kim Sondal fut averti de l'objet de leur mécontentement. Il se dépêcha au marché où il emprunta un sac de monnaies. Puis, aux environs de la porte Taedong, il alla de porte en porte, distribua une monnaie par personne, proposant :

« Veuillez bien garder la monnaie. Vous me la rendrez demain matin, quand vous aurez puisé de l'eau au Taedong. »

Tout le monde acquiesça sans murmurer à sa demande, s'apercevant d'un nouveau tour qu'il jouerait à un méchant.

Le lendemain de bonne heure, le richard provincial sortit en promenade au bord du Taedong.

Contemplant le paysage panoramique du fleuve au soleil levant, le richard passait par-devant la porte Taedong quand il vit Kim Sondal assis, tenant des deux mains un sac d'argent ouvert.

Le richard écarquilla les yeux : les nombreux habitants de la forteresse ayant puisé de l'eau au fleuve passaient par la porte Taedong, jetant de l'argent dans le sac de Kim Sondal qui fut rempli en un clin d'œil.

(Quel puits d'argent ! Le Taedong coule pendant les quatre saisons, les habitants de la forteresse ne sauraient vivre un seul jour sans consommer de l'eau. L'argent coulera comme coule l'eau du Taedong ! Et sans qu'on s'y attache !)

Ainsi pensait le richard et de la salive coulait des deux bouts de ses lèvres.

Les yeux fixés sur le sac d'argent de Kim Sondal, il s'approcha, lui proposant :

« Monsieur, si vous voulez me vendre le Taedong ? »

L'autre, qui avait pourtant attendu ce moment-là, refusa net, l'air de le trouver naïf.

Loin de là, c'est l'héritage de plusieurs générations et la source de la vie de la centaine de membres de ma famille et de ma parenté, cria Kim Sondal.

Le richard d'autant plus excité, se serra contre lui, promettant de lui payer largement. Il finit par lui proposer tout l'argent qu'il avait apporté.

Kim Sondal fit traîner en longueur le marchandage toute la matinée. Puis, comme s'il cédait à son insistance malgré lui, il accepta.

Le richard apporta son sac d'argent à dos d'âne pour le remettre à Kim Sondal. Puis, enchanté, il dansa.

Tout à son rêve d'une fortune inespérée, il veilla toute la nuit. Le lendemain, dès le petit jour, il vint s'installer au seuil de la porte Taedong avec la grosse caisse qu'il avait fabriquée lui-

même. Il attendit.

Mais que voyait-il ? Comme la veille des gens affluaient sans nombre vers le Taedong et en revenaient avec leur seau tout plein, mais nul ne jetait d'argent dans sa caisse.

« Ecoutez, c'est moi, le propriétaire du Taedong. Vous y puisez de l'eau sans payer un seul sou ? »

Les gens, ébahis, répondirent :

« Propriétaire ?! »

« Vous n'êtes pas au courant ? J'ai acheté le Taedong hier. C'est à moi donc qu'il faut payer désormais le prix de l'eau. »

« Que dis-tu, drôle de type ? Les propriétaires du fleuve, ce sont nous, les gens de la forteresse. Quand est-ce que tu nous l'as acheté ? Et de quel prix peut-on parler pour l'eau du fleuve que nous puisons de génération en génération ? »

Le provincial sursauta, s'écriant :

« Voulez-vous vous moquer de moi ? N'avez-vous pas payé hier le prix de l'eau ? Avez-vous jeté alors dans le sac autre chose que de l'argent ? »

Tout le monde s'y retrouva enfin et éclata de rire : le malin était tombé au piège tendu par Kim Sondal.

Le cupide, excédé de se savoir avoir mordu à l'appât, voulut s'affaler sur terre et tomba à la renverse dans sa caisse.

Il fut contraint de quitter la forteresse, où il ne revint plus jamais.

Poète qui a pleuré à Pyongyang

Kim Hwang Won (1045-1117) est un poète renommé de l'époque du Coryo. Il parcourut les sites pittoresques du pays et parvenant ainsi à écrire nombre de poèmes sur les paysages de la nature.

Un été, il vint à Pyongyang de la région provinciale où il résidait. Il monta sur la colline Moran au pavillon Pubyok. Devant ses yeux se déployait la vue des eaux claires et bleues du fleuve Taedong qui contournait la plaine Chongryu et la forteresse ainsi que la plaine Tongdae qui s'étendait à perte de vue dans le brouillard. Un long moment, il resta debout, comme pétrifié, tellement il était fasciné par le paysage.

« Ah, peut-on imaginer une beauté pareille ?! » s'exclama-t-il.

Sur ces entrefaites, à la nouvelle de sa venue à Pyongyang, fonctionnaires et lettrés affluèrent sur ces traces au pavillon Pubyok. Quand ils y vinrent, ils ne purent s'empêcher de le supplier chacun d'écrire pour eux un poème à l'éloge du paysage de Pyongyang.

Le poète, quant à lui, parcourut du regard les caractères gravés sur les piliers et le plafond du pavillon. Il fit grise mine, parce qu'il les trouvait mauvais, loin d'être à la hauteur du paysage de Pyongyang.

Il accepta la demande des fonctionnaires et des lettrés d'écrire

des vers pour eux à condition qu'ils enlèvent ces caractères qui souillaient le pavillon.

L'instant d'après, il appuya un bras contre un pilier et réfléchit aux vers à écrire. Puis, il chercha son pinceau et sous le regard de cette foule compacte qu'il entourait, il traça d'un trait :

Les eaux du fleuve dansent
D'un côté de la longue forteresse
Des coteaux l'un après l'autre
Se dressent en bordure de la plaine.

Il s'arrêta là. Pendant un long moment, il porta les yeux en contrebas du pavillon, puis s'apprêta à reprendre sans pourtant y parvenir. Sa main se crispait, son pinceau pesait lourd. A la vue des eaux du Taedong, il se sentait au pavillon du « palais du dragon » se dressant au-dessus de la mer, à la vue de la plaine Tongdae voilé par le brouillard, il avait l'impression d'être au « palais céleste » survolant les nuages. Et le paysage changeait tout le temps renouvelant sans cesse l'émotion produite.

Comment dépeindre sa beauté par quelques lignes ? Son pinceau ne cessait de branler à vide et le front du poète ruisselait de gouttes de sueur interminables. Le public commença à se disperser.

Le poète, resté seul au pavillon à peine éclairé par le crépuscule, rompit son pinceau et fondit en sanglots, se frappant la poitrine de ses poings.

« Hélas ! Je suis trop maladroit pour dépeindre le paysage de Pyongyang ! »

Il se lamenta jusqu'au tard dans la nuit avant de s'en aller.

Les gens de Pyongyang n'eurent qu'à coller sur un pilier du pavillon Pubyok son poème inachevé qui serait déplacé de nos jours sur un pilier du pavillon Ryongwang.

Leur intention était de célébrer la beauté de leur ville plutôt que de faire l'éloge de la qualité du poème.

Le poète du fleuve Taedong

Jong Ji Sang (?-1135), né à Pyongyang, se distingua dès l'enfance par le talent poétique. A trois ans, porté sur le dos de sa mère en train d'aller laver du linge sur la rive du Taedong, il aperçut une mouette en vol. Il composa un poème sur-le-champ :

La blanche mouette vole librement
Pointant sa tête vers le ciel, elle chante
Puis, flottant toute blanche sur l'eau
De ses jambes rouges, elle la foule.

A mesure que le temps passait, son talent fit parler de lui. Alors, Kim Pu Sik (1075-1151), qui se prétendait grand écrivain, fut saisi de jalousie.

Son dépit grandit surtout après que les deux s'étaient essayés

à écrire des poèmes après avoir visité ensemble un temple.

Jong avait écrit :

Comme j'ai fini de réciter des textes bouddhiques
Je trouve le ciel clair comme le verre.

Kim ne put qu'admirer ce poème qu'il pria Jong de lui donner. Celui-ci refusa.

Kim conçut alors le noir dessein d'en finir avec lui, parce qu'il le trouvait trop doué. Il l'accusa d'avoir conspiré avec Myo Chong (?-1135) lorsque celui-ci avait fomenté un complot (lutte d'influence entre les dirigeants féodaux, coup d'Etat tenté en 1135 par les nobles de Pyongyang contre ceux de Kaesong). Jong dut subir la peine capitale.

Dès lors, Kim se considérant comme sans rival, se gonfla d'orgueil.

Un jour, il écrivit :

Mille branches de saule verdoient
Dix mille fleurs de pêcher s'empourprent.

Vers qu'il ne laissa de crier sur les toits.

Or, la nuit même, il revit en rêve Jong, celui-ci lui appliqua un soufflet, criant :

« As-tu bien compté les branches de saule ? Ton écrit mérite-

t-il qu'on l'appelle vers ? »

Jong prit le pinceau et fit cette retouche :

Les saules verdoient branche par branche
Les pêchers se partagent de fleurs rouges.

La lecture des nouveaux vers, Kim, pourpre de honte, resta aphone.

On sait par ouï-dire que le remords d'avoir causé la mort d'un poète éminent écourta la vie de Kim qui finit subitement au petit coin.

Pak Taji, défenseur du gué Wangsong

Pak Taji est l'un des Huit commandants réputés pour avoir défendu la forteresse de Pyongyang lors de la guerre patriotique de l'an *Imjin*. Sa renommée est due surtout à l'habileté dont il a fait preuve dans de nombreux cas.

Voici l'histoire de la défense du gué Wangsong, un exemple qui en témoigne.

En juin 1592, les Japonais occupèrent Pyongyang-Est et cherchaient à traverser le Taedong. Alors les militaires et les volontaires coréens décidèrent de bloquer le gué que l'agresseur pourrait emprunter.

C'est le gué Wangsong dont la protection incombe à

Dix commandants de Pyongyang.

Comme tout n'était pas prêt pour repousser l'ennemi, Pak Taji fut chargé de prendre position au préalable avec ses volontaires à côté du gué. D'autres combattants, équipés d'arcs, de lances et de sabres, allèrent sur les traces de Pak Taji.

Ah, qu'est-ce qu'il faisait ?

Pak Taji, au lieu de prendre position à côté du gué désigné, avait ordonné de planter des fanions et de faire des barrières en aval, là où l'eau était profonde.

« Frère Pak, qu'est-ce que vous faites ? » jeta avec impatience le commandant Hyon Su Baek.

« Pourquoi ? Vous trouvez que je fais mal ma mission de prendre position ? »

« Pire encore, le gué Wangsong, ce n'est pas ici. »

« Moi, je suis de Pyongyang et c'est assez pour le savoir. »

« Mais pourquoi campez-vous ici ? »

« C'est pour défendre le gué Wangsong. »

« Vous dites ? Pour le sauvegarder, il faut s'établir à côté, et non à un autre endroit par où l'ennemi ne s'avise même pas de passer. »

Et pourtant, Pak, avec son calme habituel, qui le portait à rigoler, répliqua :

« Ainsi nous pensons, ainsi l'ennemi pensera. Voilà pourquoi j'ai pris position ici. »

« Vous dites ! Ainsi pensera l'ennemi ? »

Tout à coup, le cri « Voilà les Japonais qui arrivent ! » fusa de toutes parts.

On apercevait en effet, du côté de l'autre rive, des centaines de soldats japonais se précipiter en soulevant de la poussière.

Les commandants de la forteresse de Pyongyang, avant même de penser à déplacer, durent se préparer à affronter l'ennemi là où Pak avait pris position.

Ils craignirent que l'ennemi ne passe par devant eux et ne se dirige vers le gué Wangsong.

Heureusement, il s'arrêta en face d'eux et commença à tirer au fusil à mèche vers l'endroit marqué de fanions.

Pour contrecarrer, Pak donna aux volontaires l'ordre de tirer à l'arc. L'ennemi, à son tour, se piqua au jeu, tirant de plus belle au fusil à mèche dans une immense clameur.

Moment où Pak eut soin que les volontaires tirent un minimum de flèches et de façon qu'elles tombent au milieu des eaux au lieu de franchir le fleuve. Comme s'ils étaient saisis de panique et démoralisés.

Les Japonais voulurent sans doute profiter de l'occasion ; ils se jetèrent tous à l'eau et s'acharnèrent à nager.

Ils s'étaient engagés pour la plupart dans l'endroit profond quand Pak enjoignit aux volontaires de tirer une volée de flèches.

Comme les Japonais flottaient à la merci du courant, ils n'avaient pas moyen d'éviter les flèches. Touchés un à un, ils coulèrent au fond avant même de parvenir au milieu du fleuve. Le peu qui les suivaient ne purent que prendre la fuite. Le combat se termina par la victoire des volontaires.

Hyon Su Baek poussait éperdument des hourras. Pak lui tapota l'épaule, notant :

« Voilà, l'ennemi croyant que nous chercherions à tenir le gué comme il l'aurait fait à notre place. Sinon, il ne se serait pas jeté à l'eau à un endroit profond et non au gué que nous ne protégerions pas. »

Les commandants comme les volontaires éclatèrent de rire, émerveillés par l'intelligence de Pak.

Le panonceau « Paysage unique au monde » du pavillon Ryongwang

Le paysage offert par le pavillon Ryongwang à Pyongyang figure depuis les temps anciens parmi les Huit merveilles de Kwanso (partie ouest de la Corée). Il s'appelait aussi « le plus beau pavillon » ou « pavillon à dix mille fleurs ».

Son bâtiment actuel est la reconstruction de l'ancien faite en 1670.

Le pavillon est marqué par l'exploit du général Kim Ung So qui, lors de la guerre patriotique de l'an *Imjin*, a décapité un chef de guerre japonais avec l'aide de Kye Wol Hyang, femme patriote.

Il s'élève sur la rive du Taedong. En y montant, on voit un grand panonceau accroché à la poutre maîtresse. On y lit : « Paysage unique au monde ».

Voici l'histoire de ce panonceau.

Au XVI^{e} siècle, un émissaire du royaume Ming venu à Pyongyang, monta au pavillon.

A la vue du paysage séduisant qui s'étend devant ce bâtiment, il y revint très souvent.

Et, quand le jour approcha où il devait rentrer dans son pays, il alla au marché demander à un menuisier de fabriquer un panneau encadré. Puis, il y inscrivit avec soin en gros caractères : « Paysage unique au monde ».

Il le porta au pavillon Ryongwang. Il s'adressa aux gens en présence, déclarant :

« J'ai parcouru tant de contrées jusqu'ici, quand j'ai les cheveux blancs. Mais c'est la première fois que je vois un paysage aussi beau. Comment l'appeler autrement que par les mots "paysage unique au monde" ? Je vous prie d'accrocher ce panneau au pavillon, c'est mon vœu sincère. »

Le panneau fut ainsi suspendu à la poutre maîtresse du pavillon.

Des années passèrent. La Corée fut envahie par l'agresseur japonais qui occupa Pyongyang. Un jour d'été, un chef ennemi eut l'occasion de venir au pavillon Ryongwang. Dès qu'il eut aperçu le panonceau, il s'écria :

« Qu'on enlève le panonceau sur-le-champ ! Impossible de dire qu'on trouve un paysage unique au monde dans un petit pays tapi dans un coin ! »

Après que ses hommes eussent exécuté cet ordre, il monta au pavillon et jeta des regards de tous les côtés.

Malgré lui, il poussa des exclamations de suite, fasciné par la beauté du paysage.

D'un ton abattu, il fit rapporter le panonceau.

Il dégaina son sabre avec lequel il détacha de l'inscription les caractères signifiant « au monde ». Puis, il ordonna de remettre le panonceau à sa place.

Comme ses hommes hésitaient, il s'expliqua :

« Le mot "au monde" me met de mauvaise humeur, mais, que faire ? Il est indéniable que le paysage qu'on voit ici n'a vraiment pas son pareil ! »

La plaque réapparut ainsi.

Et les gens de Pyongyang la conservèrent telle qu'elle, malgré la disparition de l'expression « au monde ».

Ils étaient fiers de leur ville dont même l'ennemi n'avait pu refuser de reconnaître la beauté.

Pendant les longs siècles qui sont passés depuis, les gens, en

se rendant au pavillon, ne cessèrent de regretter l'absence de l'expression « au monde ».

C'est de nos jours qu'on put parer à cette irrégularité.

L'inscription « Paysage unique au monde » traduit aujourd'hui une vérité d'autant plus évidente que les rives du Taedong ont fait peau neuve.

Examen d'art martial dans l'île Rungna

L'histoire remonte au milieu du XV^{e} siècle.

Un jour d'automne, le roi Sejo en séjour à Pyongyang proclama l'organisation d'un examen des candidats aux hautes fonctions militaires dans l'île Rungna.

La nouvelle exaltait les hommes d'épée de Pyongyang. Car ce genre d'examen avait toujours eu lieu au palais royal, les participants étant pour la plupart originaires des provinces méridionales.

Le maître Pak, du centre d'entraînement à l'art martial du mont Taesong, exultait plus que personne.

Comme il avait formé pendant des dizaines d'années, avec son art martial inégalable, un grand nombre de guerriers, il souhaitait les voir passer cet examen et accéder à de hautes fonctions. Il pourrait prouver ainsi son mérite.

Le jour attendu arriva.

Pak conduisit ses disciples à l'île Rungna.

Guerriers et spectateurs emplissaient les lieux.

Mais son enthousiasme dut faire place à une déception.

Le roi proclama l'examen, précisant que le droit de le passer revenait aux seuls guerriers originaires de la province du Phyong -an, et que toute infraction serait punie par la décapitation.

Un nommé Ryu, originaire de la province du Hamgyong et disciple de Pak, le plus chevronné des guerriers, se vit ainsi refusé le droit de prendre part à l'examen.

Comme l'examen commençait, il planta son épée en terre, se répandant en sanglots tandis que Pak se frappait la poitrine de désespoir.

A la suite du premier groupe qui venait de passer l'épreuve, le deuxième était prêt à son tour.

« Maître Pak, je n'en peux plus », jeta le jeune qui sauta sur son cheval et se lança à corps perdu parmi les concurrents.

Il ne tarda pas à se distinguer par son art de monter à cheval, de manier l'épée et de tirer à l'arc, gagnant le premier la ligne d'arrivée. De ce fait, il fut classé premier au concours et appelé par le roi.

Le maître Pak frémit d'inquiétude.

Il savait ce qui attendait le jeune homme si son origine était révélée.

Le roi demanda en effet à Ryu les antécédents de sa famille et la province dont il était originaire.

Dès que le roi sut que la province du Hamgyong était le lieu

d’origine du jeune guerrier, il se déchaîna :

« Sale type, ne savais-tu pas que quiconque prend part au concours sans être originaire du Phyong-an devrait le payer de sa tête ? »

« Je le savais bien. »

« Tu le savais ? »

« Je suis originaire du Hamgyong, pourtant j’ai été formé au centre d’entraînement du mont Taesong à Pyongyang. Voilà vous vouliez assister à la démonstration de l’art martial de la forteresse de Pyongyang ; comment me serais-je permis dès lors de m’abstenir d’y prendre part de peur de risquer ma vie ? »

« Es-tu alors prêt à être décapité ? »

« Le maître Pak m’a recommandé de me pénétrer, en tant que bon guerrier, de l’idée de faire le sacrifice de ma vie pour le pays plutôt que de me former à l’art martial et à la technique de combat. »

« De l’idée de faire le sacrifice de ta vie ? »

« Aussi ne regretterais-je pas de donner ma vie maintenant. »

Le roi se mit debout et lui saisit les épaules pour le relever. « Voilà un vrai guerrier que je découvre aujourd’hui ! » exclama -t-il.

Sur ce, il le fit inscrire sur la liste du reçu premier à un concours de fonctionnaires, lui accorda une récompense et le promut fonctionnaire militaire.

Après l'examen d'art martial, un ministre monté sur un palanquin et escorté par des dizaines de soldats se rendit chez le maître Pak au terrain d'entraînement du mont Taesong. Il transmit à celui-ci la lettre royale le nommant chef d'entraînement de la capitale. Maître Pak refusa pourtant et resta au mont Taesong à former un grand nombre de nouveaux guerriers.

Ryo-ok, musicienne, auteur de « Konghu-in »

Ryo Ok, musicienne du peuple de grand talent de l'époque de la Corée antique, vivant en bonne entente avec son mari Kwakrijago près d'un débarcadère du fleuve Taedong à Pyongyang, composa le chant lyrique « Konghu-in » et l'interpréta avec son petit *konghu*, instrument muni de 13 cordes.

Son mari étant un simple batelier, sa famille était démuni. N'empêche qu'elle raffolât de la musique et jouât avec plaisir du *konghu*.

Un jour, elle attendit la rentrée de son mari en jouant de cet instrument comme toujours. Et, quand il fut de retour de sa journée de travail au débarcadère où il était allé au petit matin, il lui raconta la triste histoire que voici :

« Je ramais de bonne heure pour traverser le fleuve quand j'ai vu un fou aux cheveux blancs se jeter, une bouteille à la main, à

l’eau tourbillonnante et avancer. Sa femme, arrivée à sa suite, lui a crié pour le détourner de traverser le fleuve, mais hélas ! il a fait la sourde oreille et s’est noyé. Navrée, elle a saisi son *konghu* et en a joué, en chantant le chant improvisé “Kongmutoha”. Son chant était si triste, si mélancolique. Le chant fini, elle s’est jetée elle aussi à l’eau, y sombrant. »

A l’écoute de son mari, Ryo-ok s’apitoya sur le sort tragique de ce couple et étreint son *konghu*, cherchant à reproduire le chant de la femme défunte, créant ainsi le chant « Konghu-in ».

La mélodie de ce chant était si affligeante et mélancolique qu’elle faisait pleurer chacun. Mais elle n’a pas été transmise jusqu’à nous et on n’en connaît aujourd’hui que les paroles.

Il ne le faut pas, j’ai dit
Mais tu as tenu à traverser l’eau
Hélas ! tu t’es noyé
Que faire, moi, mon chéri ?

Ho Tuk Son, fondateur du type des chansons populaires des provinces ouest

Il s’agit d’un grand chanteur qui se distingua dans les provinces ouest, autour de Pyongyang, vers la fin de la dynastie du Joson, fondateur du type des chansons populaires de cette région.

Orphelin de père dès le bas âge, il eut une enfance malheureuse en vivant avec sa mère aveugle. Il réussit pourtant à apprendre la technique du chant et à acquérir l'art de l'humour et de la plaisanterie, se taillant ainsi une large réputation.

Il chanta des chansons inspirées de la vie des gens du commun des villes en leur donnant une allure folklorique, contribuant ainsi à l'apparition et au développement des chansons populaires des provinces ouest.

Il se rendait parfois à la capitale où il se produisait, diffusant les chansons populaires de la région ouest dont il ne tarda pas à passer pour fondateur.

En chantant, il faisait des gestes et dansait adroitement en suivant le sens des paroles des chansons sous les vifs applaudissements du public.

Ses activités artistiques donnèrent lieu à la naissance de nombreuses anecdotes pleines de sel.

Du nombre était celle appelée « Vive la descendance royale ! »

Une des années qui suivirent la reconstruction (en 1868) du palais royal Kyongbok, un concert fut prévu dans cet établissement.

Les chanteurs remarquables de tout le pays y furent invités mais, par discrimination régionale, ceux des provinces occidentales furent omis. Pourtant, on y invita Ho Tuk Son que

sa réputation faisait passer pour quelqu'un qui méritât d'être écouté.

Au concert, étaient présents le roi et nombreux hauts fonctionnaires civils et militaires.

Comme son tour vint, Ho Tuk Son monta sur la scène. On entendit ainsi retentir les mélodies généreuses et dynamiques caractéristiques des chansons populaires de la région ouest qu'il agrémentait de la « danse du bossu », le tout égayant l'ambiance.

Venaient s'y ajouter le mouvement vertical que faisaient ses grandes oreilles et, par conséquent, son chapeau au rythme de son chant, à l'hilarité générale. Jusqu'au roi et aux hauts fonctionnaires se tenaient les côtes de rire.

Ce jour-là, les chanteurs de la capitale ou venus d'ailleurs faisaient pâle figure à côté de Ho Tuk Son qui semblait donner son récital. Le public exalté n'en finissait pas de crier bis.

Or, dans cette ambiance, une scène se produisit qui faillit lui coûter la vie.

Des mélodies et des paroles improvisées s'écoulaient sans fin de sa bouche comme l'eau d'une source quand, à un moment, elles s'arrêtèrent court.

Voici comment :

Il chantait une chanson qu'il avait créée sur une strophe d'un poème ancien, qui disait :

« Les herbes reverdissent chaque printemps, la lignée

royale non. » Il était habitué à ces paroles qu'il chantait de bon cœur devant les gens du commun dont il voulait partager la rancune contre les rois. Et il était maintenant trop excité par l'ambiance pour tenir compte de la présence du roi. Dans son chant, il avait prononcé jusqu'aux mots « la lignée royale ». Une onde de frayeur parcourut l'assistance. Même certains des hauts fonctionnaires, qui n'ignoraient pas la suite de cette expression dans le texte, suivaient du regard, pétrifiés, le roi et Ho Tuk Son.

L'instant d'après, le chanteur répéta :

« La lignée royale », puis, après un nouvel intervalle, il réexécuta la « danse du bossu » et jeta : « est aussi pour toujours ! »

Le public poussa enfin un soupir de soulagement et applaudit à tout rompre. Est-ce l'expression de l'art de porter l'émotion à son paroxysme ? se demandait chacun.

Le roi, satisfait de la promesse de durabilité de sa lignée, fit Ho Tuk Son prendre place à côté de lui et fit au chanteur l'honneur de recevoir un verre rempli. Puis, sur la demande de celui-ci, il lui attribua la fonction officielle Chongsun (fonction militaire moyenne du niveau de district).

Il rentra ainsi chez lui, à Pyongyang, en uniforme de fonctionnaire militaire et sabre au côté, à l'étonnement des gens. Mais cependant, il renonça bientôt à la fonction reçue et ôta le vêtement de fonctionnaire pour le mettre dans l'armoire.

Il avait fait sa demande au roi afin de venger sa pauvre mère aveugle rabrouée par la soldatesque un jour au marché. Dès lors, il fut surnommé Ho Chongsun par les habitants de Pyongyang.

Paek Son Haeng, femme patriote

A proximité du pavillon Ryongwang en bordure du fleuve Taedong qui traverse Pyongyang, s'élève un bâtiment en pierre de 3 étages : le musée Paek Son Haeng.

Paek Son Haeng (19 novembre 1848 – 8 mai 1933) est une patriote qui a fait don pour de bonnes œuvres des énormes fonds qu'elle avait amassés à la sueur de son front en vivant jusqu'à l'âge de 80 et quelques bonnes années, vie solitaire et sobre, faite d'économies de bouts de chandelle.

Fille aînée de Paek Ji Yong, homme indigent, elle perdit à 7 ans son père.

Vivant dans la misère, elle se maria à 14 ans. Mais elle avait 16 ans quand elle vit son mari étant à l'agonie. Elle se saigna à la main pour prolonger sa vie de cinq jours.

Restée veuve et seule, elle s'acharna à travailler et à amasser des biens malgré les dures conditions imposées par l'occupation coloniale japonaise. Le long des dizaines d'années, elle tissa du coton, s'adonna à la vente de germes de soja, de la caillebotte de soja, d'ordures alimentaires, de

fleurs et à l'élevage de porcs.

Avec l'argent amassé ainsi, elle acheta à vil prix le mont Tolbak, terrain presque abandonné, qu'elle revendit à Onoda, Japonais, à un prix des dizaines de fois plus cher.

Elle se garda néanmoins du luxe et de la vie de plaisirs, se contentant d'une vie laborieuse et sobre et faisant généreusement don de son argent pour de bonnes œuvres au profit de la nation.

Quand une crue de la rivière eut détruit le pont de son village, lançant de l'inconfort aux habitants, elle fit sans hésitation une donation d'argent pour la construction d'un pont en pierre. Depuis, on l'appela Son Haeng (bonne œuvre) et donna au pont le nom : « le pont Paekson ».

Plus tard, elle fit don de grandes superficies de terre à des écoles à Pyongyang, dont l'école primaire Kwangsong, l'école Changdok et l'école Sung-ui pour filles pour contribuer à l'éducation du peuple et à l'enseignement dispensé aux jeunes générations. Elle fit construire à ses frais dans le centre de Pyongyang une salle de réunion publique dont les seuls Coréens avaient l'accès. Il s'agit de l'actuel musée Paek Son Haeng, qui sert de nos jours à donner une éducation patriotique aux Coréens.

Classé vestige de valeur nationale, il est conservé grâce aux soins de l'Etat.

LÉGENDES DE PYONGYANG

Histoire de Pyongyang très ancienne

Palais de Tangun

Les nombreuses légendes concernant Tangun, fondateur de la nation coréenne, reposent toutes sur la sacralisation de ce personnage.

Un exemple en est la légende du « palais de Tangun ».

Le jour arriva, raconte-t-on, où Tangun, qui venait de fonder le pays appelé Joson et d'établir sa capitale à Pyongyang, fut porté au trône.

Mais, hélas ! Ses subordonnés n'avaient pas pensé à lui construire un palais digne de lui. Force fut donc à Tangun de rentrer à son modeste logis s'élevant à l'adret à mi-flanc sur la belle colline Moran.

Ses subordonnés décidèrent, à l'issue d'une consultation, de construire un palais splendide pour le roi et convinrent d'en faire part à celui-ci.

Le lendemain matin, ils se dirigèrent vers la demeure de Tangun.

Mais, qu'est-ce qu'ils voyaient !

Le sentier qui menait de la rive du fleuve Taedong à sa maison

avait fait place à un large escalier en terre soigneusement mis en place s'étendant à mi-flanc de la colline Moran. Au sommet de l'escalier, là où se trouvait la demeure d'autrefois, s'élevait un palais attrayant entouré de saules et une forêt dense de bouleaux de Schmidt recouvrait la prairie environnante.

Les subordonnés restèrent un instant ébahis du spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Ils suivirent l'escalier en terre vers le palais. Dans l'épaisse forêt de bouleaux de Schmidt, tigres, ours, cerfs, chevreuils, bœufs et moutons gambadaient en bons amis et Tangun déambulait, l'air pensif, dans ce cadre.

Les subordonnés accoururent vers lui et demandèrent :

« Comment cela se fait-il, votre Majesté ? »

Tangun tapota sur le cou d'un cerf qui lui demandait de quoi manger et répondit :

« Moi non plus, je ne m'y retrouve pas. La nuit dernière, j'ai vu dans mon rêve Dieu descendu du ciel qui me rappelait au besoin que j'ai d'un palais en tant que roi. Et, comme je me suis réveillé, j'ai vu ce palais splendide s'élever à la place de ma demeure minable. »

Les subordonnés s'inclinèrent, en s'adressant au Ciel :

« Merci, merci », articulèrent-ils.

Ils battirent leur coulpe, en évoquant leur faute d'avoir manqué d'ériger un palais au roi et remercièrent le Ciel de l'avoir construit à leur place.

Premier palais du ciel et de la terre

Depuis qu'il fut intronisé, Tangun était habitué à monter souvent au ciel à cheval prodige pour rapporter ce qu'il avait fait entre-temps et obtenir les règlements des diverses affaires du pays.

Un jour, alors qu'il s'absentait pour cette raison, la colline Moran au mont Kumsu, où se trouvait sa demeure, était enveloppé d'un épais brouillard blanc. Bizarrement, le bruit d'un remue-ménage se fit entendre jusqu'à l'aube du lendemain de ce côté : cri accompagnant le portage d'objets lourds, bruit de maçonnerie et de menuiserie.

Le lendemain matin, à la stupéfaction des subordonnés, un magnifique palais s'élevait à l'endroit, étincelant au soleil.

Ils approchèrent à la hâte : un édifice haut de plus de cent pieds en pierres bleues avec une tour de guet de laquelle était suspendu un panonceau gravé de l'inscription : « Premier palais du ciel et de la terre ».

Tout émerveillés et heureux qu'ils fussent, ils n'osèrent franchir le seuil de la porte. Ils attendirent impatiemment le retour de Tangun.

Pas longtemps, car un membre de l'entourage du roi en sortit aussitôt, leur transmettant l'ordre de Tangun d'entrer.

« Comment ? Sa Majesté royale est-elle déjà là ? »

Les subordonnés, n'en revenant pas, entrèrent dans le palais. Tout : piliers, murs, fond, était taillé dans une pierre bleue brillante ; Tangun parut dans sa merveille d'habits.

Les subordonnés se frottèrent les yeux d'émerveillement et s'inclinèrent devant le roi. Ils lui demandèrent :

« Comment cela se fait-il que ce palais soit là et quand êtes-vous retourné du ciel, Majesté ? »

Tangun, esquissait un sourire généreux, caressa sa longue barbe et raconta :

« Hier, quand je suis monté au ciel, le roi céleste m'a évoqué le besoin que j'ai d'un palais en tant que roi, fondateur d'un pays et m'a conduit à un endroit où des palais de toutes couleurs s'élevaient. Il m'a prié de choisir un entre ces édifices. J'ai alors désigné ce palais-là. Il a gravé une inscription sur l'enseigne qu'il a accrochée à la porte du palais. Ensuite, il m'a invité à y entrer. Le temps que j'ai inspecté l'intérieur, voilà que je suis descendu. »

Les subordonnés firent une nouvelle courbette au roi, puis crièrent de joie :

« Oh, merci au roi céleste, dont la sollicitude assurera à notre pays une prospérité éternelle. »

Après l'apparition de ce palais royal, le pays ne cessa de prospérer ; pendant des centaines d'années, ses voisins, saisis d'admiration mêlée de crainte à l'égard du palais de la Corée de Tangun, n'oseraient rien faire qui put nuire à ce pays.

Le mont Hong

Le mont Hong (mont rouge) est une petite hauteur qui termine une chaîne qui s'étend au sud-ouest du mont Taebak à Kangdong. Son nom provient de sa nudité due à la stérilité de son sol.

Or, cette absence de verdure a donné naissance à la légende suivante :

Tangun, fils du chef de la tribu Paktal, avait 10 ans, quand un jour d'un printemps précoce, il fut appelé par son père. Celui-ci scruta un moment d'un regard content ce garçon docilement assis à genoux devant lui et qui était très grand pour son âge de 10 ans. Il eut voulu lui caresser les joues et l'étreindre.

Il le toisa cependant d'un air grave, articulant :

« L'âge de 10 ans n'est pas négligeable pour un homme. D'autant plus pour toi, qui es voué à de grandes entreprises. Veillez donc avec soin à t'y préparer. »

« J'ai entendu, papa. »

« Tu ne resteras pas désormais à t'exercer à l'arc et à l'épée dans la cour. Tu iras au dehors à l'endroit établi par moi pour vivre toute une année en perfectionnant ton art martial. Et, à l'automne, si tu trouves ton art insuffisant pour me faire satisfaction, tu ne penseras pas à rentrer. »

« J’y veillerai, papa », répondit le fils avec de la fermeté dans la voix.

Le père conduisit son fils à l’endroit qu’il avait déjà prévu pour l’entraînement de celui-ci. C’est l’actuel mont Hong, terrain indiqué à cet égard : hauteur peu élevée, fermée par-derrière par le long et haut mont Taebak, vrai paravent, et arrosée par-devant par une rivière limpide.

Dès lors, Tangun s’établit dans ce coin perdu et se mit à s’adonner à l’entraînement.

Adhérant au dessein de son père, il était résolu à parvenir à son but à l’automne.

Il persévéra sans arrêt dans l’effort du printemps à l’automne, atteignant ainsi un perfectionnement qui forçait l’admiration des visiteurs curieux de voir où en était son art. Plein de contentement, il décida de montrer à son père le résultat de son entraînement de l’année.

« Je suis rentré, papa, pour vous montrer l’art martial que j’ai acquis pendant l’année. »

« D’accord, mais la cour ne convient pas pour cela. Nous irons à ton terrain d’exercice. »

Quand les deux furent arrivés au terrain, le père veilla à inspecter les lieux. Enfin, il s’adressa à son fils :

« Pourquoi as-tu lambiné ? »

« … »

Tangun était perplexe.

Le père poursuivit :

« Ce terrain était recouvert d'herbes quand tu es venu au printemps ? »

Il n'y avait certes pas eu d'herbes parce que ce n'était pas la saison.

« Non, il n'y avait pas d'herbes », répondit Tangun.

« Comment les herbes ont-elles pu rester drues ? »

« Elles ont poussé entre-temps. »

« Ta volonté d'entraînement a-t-elle cédé aux herbes ? Les herbes sont poussées tant sous les sabots de ton cheval. Et dire que tu n'étais pas paressé ? »

Tangun fut à court de réponse.

« S'exercer à l'art martial a pour but de cultiver la bravoure et la volonté, non seulement d'acquérir l'habileté nécessaire », précisa son père.

Tangun s'aperçut du sens des paroles de son père et se mit à genoux.

« Papa, j'ai eu tort », dit-il humblement.

Il ne pensa donc pas à rentrer. Après le départ de son père, il se tourmenta pendant des jours.

« Les herbes l'ont emporté sur moi. J'ai bien mérité d'être traité de fainéant. »

Il se sentit honteux. Il se mordit les doigts et, à la fois, se décida à suer sang et eau pour perfectionner son art martial. Il se livra aux exercices avec un débordement de force : il fit de

l’équitation en dépit des rigueurs de l’hiver, et, à partir du printemps, les sabots de son cheval écrasèrent sans merci les herbes poussant sur la crête et au pied de la colline. Il se levait d’un bond la nuit à la pensée des exercices et montait à cheval pour sillonner le terrain. Résultat : son champ d’exercice resta nu à l’automne.

Un jour, son père retourna enfin voir son fils. Il monta sur la crête : il n’y vit que de la poussière qui se soulevait sur son visage. Il dit :

« A la vue de la nudité du mont, je suis en fête. Je peux dire que ton esprit s’est raffermi. »

Il parcourut du regard ses accompagnateurs, déclarant :

« Je suis on ne peut plus fier et heureux de voir le futur pilier de notre tribu. »

Malgré cela, Tangun resta à continuer son entraînement pendant des années. Le mont en vint à se dénuder complètement.

Lac Tangun

Le lac Tangun, lac naturel peu étendu, est sis dans l’arrondissement de Kangdong. Une source située à son fond l’alimentant en permanence, son eau est fraîche l’été et tiède l’hiver.

Etant donné son eau claire et profonde, depuis des temps

anciens, toutes espèces de poissons vivent en bancs et des oiseaux et bêtes de différentes espèces viennent s'y assembler pour se désaltérer, créant un paysage merveilleux.

Le lac Tangun doit son nom, raconte-t-on, au fait que Tangun y passait son temps de loisir à bord d'une embarcation et, de plus, découvrait des stratagèmes ingénieux en observant le mode de vie des animaux qui s'y rassemblaient.

Voici une histoire qui en témoigne.

Tangun avait besoin de moyens efficaces pour annexer les Magwi, une des tribus voisines. Un jour, il monta sur une barque et commença à ramer. Des troupeaux de canards nageaient pour chasser des poissons, tandis que de petits oiseaux gazouillaient sur les rochers et dans la verdure en bordure du lac. A un autre endroit de la rive, côté de la grande route, un général sous les ordres du roi montait la garde afin de bloquer la circulation qui pourrait troubler la réflexion de celui-ci. Un chien de chasse, adoré de Tangun, se reposait, langue pendante, à côté du général.

Le soleil était au zénith et Tangun réfléchissait dans le silence complet qui régnait autour du lac.

Tout à coup, un cheval portant un soldat s'approcha précipitamment du côté de la grande route. Au bruit de son galop, les dizaines de canards s'envolèrent et le chien de chasse sursauta, se mettant à aboyer dans sa direction.

Le général, pris au dépourvu, courut vers le cheval.

« Quelle impolitesse ! » jeta-t-il.

Le soldat descendit de la monture et se mit à genoux, articulant :

« J'ai une nouvelle à transmettre d'urgence au chef de tribu. »

« D'urgence, tu dis ? Mais tu devais bien attendre sous la tente ou t'approcher doucement, au lieu de faire du bruit avec son cheval. »

« Je m'excuse. Je n'ai pensé qu'à l'ordre de mon chef de transmettre son message au chef de tribu. »

Entre-temps, Tangun revint au rivage en ramant et demanda à son général :

« De quoi s'agit-il ? »

Le soldat s'approcha de lui et s'inclina.

« Voici une nouvelle venue de la forteresse Mago, lui répondit-il. Le chef de la tribu Magwi, ayant deviné notre projet d'attaque, se prépare en ce moment à nous contrer. Notre chef, à court de solution, m'a envoyé vous demander de l'aider. »

« J'y pensais d'ailleurs, répondit Tangun, et je recherchais une contre-mesure. »

Le général s'adressa, lui, au soldat :

« Quelle faute donc de ta part, lui reprocha-t-il, notre chef de tribu l'a prévu et tu viens déranger sa réflexion. »

« Je demande pardon », répondit l'estafette, en s'inclinant profondément.

« Laisse tomber, dit Tangun. Le soldat, au lieu de me déranger, m'a suggéré un stratagème ad hoc. »

Le général comme le soldat étaient déconcertés, quand Tangun leur demanda :

« Vous avez vu tout à l'heure dans quelle direction les canards ont pris leur vol et le chien a aboyé lorsque toi, le soldat, t'es précipité ici ? »

Le soldat, après un moment d'hésitation, ne put que relater ce qu'il avait vu.

« Le chien a aboyé en accourant vers moi tandis que le troupeau de canards s'est envolé vers le nord, du côté opposé du bruit de la chevauchée. »

« Que faut-il faire dès lors pour dompter le chien et attraper les canards ? » reprit Tangun.

Le soldat s'aperçut enfin de l'intention de son interlocuteur.

« On prendra à revers l'animal qui fonce droit devant lui, et frappera de front les oiseaux qui s'envolent », répondit-il.

« Voilà le stratagème à employer pour faire échec à l'attaque de la tribu Magwi. C'est toi qui me l'as inspiré », précisa Tangun.

« Vous me flattez », murmura le soldat, ému jusqu'au bond de l'âme tandis que le général était saisi d'admiration face à l'idée originale du chef de tribu.

En effet, Tangun, tout en simulant d'attaquer de front la forteresse de tribu Magwi, la prit à revers à l'improviste. Il parvint ainsi à l'annexer sans grand-peine.

Le plan que Tangun élaborait au bord du lac ne manquait jamais de réussir, raconta-t-on.

La source Adal

A cette source, jaillissant au mont du même nom, sont liées nombre d'histoires concernant Tangun. En voici une :

Le jeune homme au tempérament fougueux qu'était Tangun avait transféré la capitale à Pyongyang, établi le pays appelé Joson et n'a cessé depuis d'étendre le territoire vers le sud et le nord. Le temps s'écoula ainsi et les cheveux du roi avaient blanchi.

Un été, il retournait de son inspection d'une région sud en compagnie de ses subordonnés, quand il mit le pied sur la région de Kangdong. Il ordonna une halte au cortège.

A califourchon sur son cheval, il contempla avec extase le beau paysage de la région. Le mont nu peu élevé qu'on voyait entouré au nord par un long mont, il s'y était exercé à l'art martial dans l'enfance ; la rivière Sujong qui coulait vers le sud avait servi Tangun à se laver de la sueur et de la poussière dont il s'était couvert à l'entraînement.

Ses souvenirs d'enfance se cachaient dans tous les coins de la contrée. Depuis qu'il s'en était allé, poussé par de grands desseins, fondant le pays et étendant son territoire, il n'y était jamais revenu. Souvenirs trop chers pour qu'il ne s'y arrête pas.

« Nous avons du temps à nous dans notre déplacement. Nous

pouvons nous arrêter un moment », parla-t-il tout haut.

Puis, les yeux fixés sur le mont Adal, il proposa :

« Au pied de ce mont, coule une source à l'eau fraîche et de bon goût. Nous y prendrons une gorgée. »

Il conduisit lui-même ses subordonnés à la source. Entre-temps, l'un d'entre eux se hâta de devancer le cortège et de puiser à la source. Il tendit le bol en jade rempli à Tangun. Cependant, celui-ci, au lieu de l'accepter, signala :

« L'eau d'une source, il faut en boire dans le creux de ses mains pour en apprécier le goût. »

A la descente de cheval, il s'approcha de la source. Il la revoyait limpide et pure. La calebasse à la main, il s'agenouilla et il était près de puiser de l'eau, quand il se trouva pétrifié par ce qu'il voyait dans l'eau : à la place de la figure au teint vermeil de jadis, le visage ridé d'un vieil homme.

« Me voilà vieilli, se dit-il en son for intérieur. Et je ne pensais pourtant pas qu'il soit temps que je m'en aille en confiant les affaires du pays au prince héritier. »

De retour à la capitale, il ne put dormir de la nuit, tellement l'avenir du pays le préoccupait. Peut-on s'attendre à ce que le pays continue à prospérer et que tout le monde s'y attache en bonne entente ?

Il en vint, dès le lendemain, à se creuser la tête pour établir les principes à observer par les descendants pour le bien du pays. Puis, à l'article de la mort, il les fit proclamer, en guise de testament.

Ils consistent en substance :

- Les êtres humains sont égaux, aussi chacun doit-il penser aux autres pour le bien du peuple.

- Chacun doit respecter ses parents et vouer le même sentiment au pays pour l'honorer.

- Les dix doigts des deux mains valent les uns comme les autres. Aussi chacun doit-il aimer les autres, loin de les jalouser, afin de faire régner la concorde dans les familles et la paix du pays.

- De même que les bœufs et les chevaux se nourrissent sans se disputer les premiers avec les derniers, de même tous les hommes doivent faire des concessions les uns aux autres, sans jamais chercher à s'exproprier les uns les autres, enrichir ainsi leurs familles et le pays.

- Les oiseaux vivent en couples. Comme eux, les gens doivent, hommes et femmes, vivre unis en couples toute leur vie, loin de se laisser aller à la débauche.

- Il faut se garder de mépriser et d'offenser les gens faibles et de rang bas, car ils sont de notre pays.

- On vit heureux car il y a entraide. Aussi ne faut-il pas nourrir de pensées rusées ou de desseins malicieux, et moins encore de sentiments agressifs.

- La nature nourrit et vêt l'homme et donne à manger aux bêtes qu'il utilise. Il faut donc l'aimer.

Ce testament, comme la source Adal qui coule depuis des

millénaires, s'est transmis à travers les générations, leur enflammant le cœur.

Le tombeau d'un cheval

Un grand tumulus s'élève au fond de la vallée de Chonggye au mont Taebak. Il est appelé tombeau du cheval prodige de Tangun. Une légende y est liée. La voici :

Après sa mort, Tangun fut, comme il l'avait voulu, enterré à Kangdong.

Ses subordonnés furent de retour après quelques jours de funérailles.

Or, la nuit même, une agitation se produisit au palais de Pyongyang. Le cheval prodige tant choyé de Tangun qui avait cessé de manger après la mort du roi s'enfuit on ne savait où. Puru, fils aîné de Tangun, ayant succédé au trône, fut saisi de stupeur.

(Comment est-ce possible ? Ce cheval est un trésor du pays, sans parler de son mérite d'avoir aidé le roi dans la fondation du pays.)

Il appela l'écuyer chargé de la garde du cheval pour lui enjoindre d'aller le rechercher sur-le-champ. Celui-ci se hâta d'expédier des hommes dans tous les azimuts et se mit lui-même en route à la recherche de la monture.

Entre-temps, le bruit courut signalant l'apparition du cheval à

Kangdong. Selon les gens du lieu, le cheval resterait caché de jour, mais s'approcherait de nuit du tombeau du roi, qu'il gratterait de ses sabots, en hennissant tristement.

L'écuyer fit construire par ses hommes une écurie. Pourtant le cheval était-il loin de vouloir venir s'y abriter.

Après quelques jours, une nuit, des hennissements lugubres retentirent, puis une lueur bleue monta jusqu'à l'aube du tombeau du roi. Depuis lors, on n'entendit plus ces cris.

L'écuyer et ses subalternes fouillèrent la région. Peu de temps plus tard, ils découvrirent au pied du mont Adal, à l'est du tombeau de Tangun, la bride et la selle de son cheval.

Pas moyen de le retrouver, se dirent-ils, s'affalant par terre et fondant en sanglots.

A ce spectacle, l'un des vieux du village dit pour les consoler :

« On n'y peut rien, je vois. La lueur bleue sortant du tombeau du roi Tangun ainsi que celle qui s'est élevée au sommet du mont Adal montrent que le roi Tangun a changé en un esprit de la montagne et que son cheval aussi s'est transformé en un esprit de la montagne pour protéger son maître. »

Ces propos encouragèrent l'écuyer et ses subalternes qui s'en retournèrent au palais pour rapporter au roi Puru ce qu'ils avaient vu et entendu.

« Nous avons causé la perte du trésor du pays parce que nous

avons manqué à notre devoir. Nous ne serions jamais trop sévèrement punis pour notre péché. »

Le roi observa la bride et la selle qu'ils avaient apportées, puis, il releva la tête, prononçant :

« Si vous n'avez pas mis la main sur le cheval, ce n'est pas votre faute. Le roi mort, le cheval n'en veut pas moins le servir. »

Sur ce, il ordonna d'enterrer la bride et la selle à la vallée Chongye, à proximité du tombeau de Tangun.

Depuis lors, chaque nuit, une lueur bleue monta du tombeau du cheval pour atteindre le sommet du mont Adal, expression de l'âme du cheval qui voulait porter le roi Tangun dans la tournée qu'il faisait aux confins du pays, dit-on.

Le tonnerre au mont Adal

Une légende relate que Tangun, fils du ciel, se convertit en un esprit de la montagne après sa mort pour veiller sur les affaires du pays et la vie du peuple.

Un vieux métayer, dénommé Pak, vivait dans un village aux environs du mont Adal. Honnête, droit et travailleur, il veillait tout le temps à l'entretien du tombeau de Tangun ainsi qu'à la protection du mont Adal.

Une nuit, il dormait, quand il se réveilla en entendant un bruit et en éprouvant l'ébranlement du sol de la chambre. Il chercha en vain à savoir d'où venait le bruit. Il sortit au-dehors. En

s'orientant du côté du bruit, il gagna le mont Adal. De là venait enfin ce bruit qui faisait trembler la terre et agitait même les gros arbres de la forêt.

Le vieux, consterné, resta longtemps pétrifié au pied du mont. Ce n'est qu'à l'aube que les gémissements du mont se turent et que tout rentra dans le silence. On racontait que le bruit du mont annonçait l'invasion extérieure.

Pak alla aussitôt voir les vieux du village auxquels il relata l'événement de la veille, s'enquérant des mesures de défense à prendre. Les vieux reconnurent avoir entendu ce bruit et acceptèrent d'armer les jeunes pour les envoyer combattre.

Entre-temps, le gros propriétaire foncier Hwang parut. Curieux, il accusa les paysans de tarder d'aller aux champs. Pak lui fit part des gémissements au mont Adal, mais celui-ci refusa d'y croire, tempêtant :

« Ce sont des pipeaux, vous voulez me jouer un mauvais tour. Allez dans les champs, ou bien je vous prends vos terres et vous dénonce aux autorités pour vous faire tordre les jambes. »

Naturellement, il ne put dans ces conditions être question d'arrêter des mesures de défense.

Mais, la nuit même, le mont Adal gémit encore, obligeant les villageois à veiller.

Le lendemain matin, le vieux Pak leur proposa :

« Qu'on nous prenne nos terres et nous torde les jambes, c'est une question à voir plus tard, il faut d'abord entraver

l'attaque de l'ennemi. Allons tous défendre la forteresse. »

Hommes et femmes, vieillards et enfants prirent les armes et se précipitèrent vers les fortifications. Leur intervention opportune permit de faire échec au dessein d'invasion de l'ennemi.

Le gros propriétaire foncier s'en trouva mal à l'aise. (Comment n'ai-je pu entendre les gémissements du mont qu'ont pourtant perçus mes métayers ?)

Se faisant de la bile, il finit par dénoncer aux autorités le vieux Pak, qu'il trouverait suspect d'entretenir des rapports secrets avec l'ennemi. Comment un rustaud pourrait-il deviner que l'ennemi viendrait se jeter sur la région ?

Le vieux Pak fut arrêté et interrogé.

« Dis, as-tu des liens secrets avec l'ennemi ? »

« Que dites-vous ? Comment pourrais-je me lier secrètement avec l'ennemi, moi, un pauvre plouc qui ne sait que travailler la terre ? »

« Dis-moi alors, comment tu savais que l'ennemi viendrait nous attaquer ? »

« C'est que le mont Adal a gémi pendant des nuits de suite. »

Le gros propriétaire foncier intervint pour renchérir :

« Ecoute, sale type, me crois-tu sourd pour ne pas entendre les gémissements du mont dont tu parles ? »

Le vieux était exaspéré de voir ce gredin de Hwang intriguer après avoir négligé le danger couru par le pays.

« Si vous, monsieur, n'avez pu entendre ces gémissements, c'est sans doute que le roi Tangun ne vous a compté parmi ses descendants, je pense. »

« Quoi ? »

« Pourquoi Tangun nous a-t-il permis de les entendre mais non à vous ? »

La réponse du vieux Pak mit de bonne humeur les villageois qui dirent pis que pendre de Hwang qui s'en trouva court, rouge de honte.

Origine de la commune de Hungbu

Un petit village est tapi au bord du fleuve Taedong sur un coteau s'étendant de la colline Moran au nord du pavillon Choesung. C'est la commune de Hungbu.

On raconte l'histoire suivante en ce qui concerne ce village.

Elle remonte au temps où le Coguryo avait sa capitale à Kuknaesong (Jian) sur le cours moyen du fleuve Amnok.

Un jour, le roi appela un fonctionnaire pour lui dire :

« Notre capitale doit être transférée vers le sud. On dit que Pyongyang était la capitale du Joson et constitue la région essentielle du pays et qu'il y fait bon vivre avec sa belle nature et ses terres fertiles. Mais, avec le temps, tout cela est tombé dans l'oubli au point qu'on ne sait plus où se trouve Pyongyang. Je te demande d'aller vers le sud retrouver cette région. »

Le sujet se mit en route aussitôt. Il traversa les fleuves Amnok et Chongchon, des plaines et franchit de hautes montagnes.

Il arriva un jour à la crête d'un mont. A l'instant, il ne put s'empêcher de tomber en extase devant ce qui s'offrait à sa vue : les eaux bleues d'un large fleuve qui coulait, les montagnes qui s'élevaient vers le nord et la vaste plaine qui s'étendait au-delà. Quelle merveilleuse configuration !

(Serait-ce Pyongyang ?)

C'est avec cet espoir que le fonctionnaire descendit vers la rive du fleuve en quête d'habitations.

Il trouva un foyer paysan.

« Comment s'appelle cette contrée ? » demanda-t-il au maître de maison.

« Notre contrée s'est appelée de tout temps Pyongyang. »

« Ah, oui, c'est Pyongyang, tu dis. J'ai enfin trouvé ! »

Le fonctionnaire se sentait plein de joie. Il avoua au paysan sa joie d'avoir retrouvé Pyongyang après tant de recherches.

Il lui demanda ensuite un bol d'eau. Aussitôt, le maître de maison lui apporta une grande coupe vide.

« Vous êtes un hôte distingué mais je n'ai à vous offrir que l'eau fraîche de la source. »

Le hôte se rendit ainsi à la source se trouvant devant la maison et y puisa de l'eau qu'il but.

Mais quelle merveille ! Un vin délicieux, non de l'eau ! Un

vin qui emplissait tout le corps de force, chassant toutes les fatigues accumulées !

Pendant plusieurs jours, il parcourut toute la région. Puis, il retourna à Kuknaesong et rapporta en détail au roi les résultats de son voyage. Il n'oublia pas de lui raconter l'histoire du vin parfumé qu'il avait bu dans la coupe offerte par le maître de maison.

« En effet, Pyongyang mérite d'être notre capitale ! » dit le roi avec satisfaction.

La capitale fut bientôt transférée. Et le village où le fonctionnaire avait reçu la coupe fut appelé « Hungbae » (coupe mettant de bonne humeur), nom dans la prononciation changea au cours de l'usage en Hungbu.

Un *ryangban* tourné en dérision par un paysan

A Pyongyang, s'élève le tombeau du roi Tongmyong, fondateur du Coguryo. Le tombeau fut l'objet d'un entretien soigné au long des siècles.

Il y eut cependant des temps où il souffrit de la négligence, à cause des gouvernants de la dynastie du Joson, imprégnés de la servilité envers les grandes puissances.

Le manque de soin dont souffrait le tombeau affligeait plus que personne les habitants de ses abords.

Un jour, un paysan sarclait les champs dans le voisinage du tombeau. Vers midi, un *ryangban* (aristocrate dans la société

ancienne) monté parut, escorté de ses valets, pour passer près du tombeau.

A sa vue, le paysan, les manches retroussées et la houe à la main, alla à sa rencontre. « Va-t-en, fais de la place ! » crièrent les valets. Le paysan, mine de rien, les bras ballottés, s'approcha, toisant l'aristocrate à cheval.

Le *ryangban*, excédé de se voir défié par ce rustre, resta muet, béant d'étonnement. N'était-il pas vrai pourtant que les « vilains » devaient reculer au passage des *ryangban*, voire s'incliner jusqu'à terre ?

« Eh, prenez-le sur-le-champ ! » cria-t-il enfin.

Les valets se jetèrent sur le paysan et l'arrêtèrent, l'amenant devant leur maître.

« Vaurien, es-tu une brute pour brûler la politesse ? » cria à tue-tête le *ryangban*, rouge de fureur.

« J'ignore la politesse, vous dites ? Alors, vous la connaissez, vous ? » répliqua le paysan, l'air serein et fier.

« Quoi ? Comment un rustre peut-il oser regarder, la tête haute, passer un *ryangban* et même le toiser ? »

« Alors, est-il poli de la part d'un *ryangban* de passer tranquillement à cheval devant le tombeau du roi fondateur ? »

« Tu dis, le tombeau du roi fondateur ? » balbutia l'aristocrate qui parcourut le voisinage du regard.

« Voilà, c'est le tombeau du roi Tongmyong, fondateur du grand Coguryo. Et parler de la politesse alors qu'on ne vaut

même pas une sauterelle ou une fourmi ? » reprit pour de bon le paysan.

« Une sauterelle ou une fourmi ? Impertinent ! » jeta le *ryangban* qui glissa de cheval.

« Dis-le encore une fois, vaurien ! »

« En quoi valez-vous mieux qu'une sauterelle ou une fourmi ? Ces bestioles ont du moins le soin d'éviter de ne pas infester ce tombeau sacré, mais vous, le *ryangban*, avez le culot de passer à cheval par-devant. »

« … ? »

L'aristocrate fut à court d'arguments. Mais, humilié, il enrageait. Evitant le regard du paysan, il leva ses yeux sur le tumulus. Le gazon recouvrait le tombeau près duquel s'élevaient un pavillon et un monument entourés d'herbes touffues dépassant la taille de l'homme. Une forêt épaisse de pins recouvrait le pourtour du tombeau, verdure luxuriante qui pourrait abriter même des tigres.

Comment dire qu'une telle pinède soit exempte de fourmis ?

Ce misérable rustaud a sans doute menti dans son envie de réplique, se dit le *ryangban* dans son for intérieur.

« Tu dis, vaurien, qu'on ne trouve pas une seule sauterelle ni une seule fourmi dans cette forêt ? » tempêta-t-il. « J'y attraperai une fourmi et, dès lors, on écartèlera toi qui m'a raillé, tiens-le pour dit. »

Cependant, le paysan, sans une ombre de peur, répondit d'un

ton calme :

« D'accord. Mais si vous n'y réussissez pas ? »

« Sinon, je me tiendrai pour un être ne valant pas une bestiole comme tu as dit. »

Sur ce, le *ryangban* ordonna à ses valets d'attraper chacun une poignée d'insectes aux abords du tombeau royal.

Ceux-ci se mirent aussitôt à l'œuvre. Pourtant, malgré leur acharnement, hélas, ils ne découvrirent pas une seule bestiole.

Exténués, ils retournèrent bredouilles.

« Eh, imbéciles ! Pas un seul insecte découvert ! »

Le *ryangban*, à bout de patience, retroussa les manches et alla fouiller la forêt. Il s'acharna à retourner des amas d'aiguilles de pin de suite, mettant ses cheveux en bataille, déchirant et embourbant sa tunique.

Peine perdue. Il ne vit aucune bestiole.

« Quel mystère ! »

Las de recherche, il se laissa tomber, plaintif.

« Aucun mystère ! intervint le paysan. C'est que les bestioles ont évité par politesse de s'approcher du tombeau. »

L'aristocrate, interdit, n'osa répondre et choisit de prendre la clé des champs, suivi précipitamment de ses valets. La nouvelle de cet événement se répandit. Dès lors, des *ryangban* toujours plus nombreux vinrent visiter le tombeau royal et les autorités nommèrent un fonctionnaire pour son entretien. De même, fut rétablie la tradition de

commémoration du roi lors de toutes les fêtes.

Aujourd'hui encore, les abords du tombeau du roi sont dépourvus de toute espèce d'insectes.

Le déplacement de la capitale du Coguryo à Pyongyang s'est accompagné de celui du tombeau du roi Tongmyong. Pour mieux protéger ce tumulus, les gens de l'endroit, dit-on, ont enlevé la partie superficielle de sol des alentours du tombeau, le remplaçant par un remblai qu'ils avaient cuit préalablement et ont planté là-dessus des herbes venimeuses, ennemies des insectes.

Serpents gardiens des tombeaux anciens du mont Taesong

Jadis, un richard demeurait à proximité du mont Taesong. Cupide, il ne reculait devant rien pour arrondir sa fortune.

Il en vint à songer à mettre à sac des trésors des tombeaux datant du Coguryo. Forfait que le démon châtierait pourtant en exterminant toute la famille, disait-on. Cependant, ce vautour s'en moquait.

Un jour, il monta avec quelques valets sur la colline semée de tombeaux du Coguryo. Après en avoir parcouru quelques-uns, il s'approcha de celui qui s'élevait seul au bout du coteau, endroit où l'œuvre pourrait se faire incognito.

Il attendit le coucher du soleil et ordonna enfin à ses valets d'attaquer le tumulus. Après quelques moments de

creusement, une grande porte en pierre parut du côté sud. Avec ses valets, le maître l'ouvrit et entra au-dedans. Deux pièces limitées par des entassements de pierre se révélèrent. S'éclairant avec une bougie, il fut saisi d'émerveillement par ce qu'il voyait. Sur les parois humides, brillaient des tableaux hauts en couleurs illustrant de belles femmes voyageant sur des nuages, des hommes à cheval disputant d'art martial et des gens se livrant à des jeux lors de fêtes.

Il fut tiré de son ravissement par la pensée des trésors. Il se hâta de fouiller tous les coins. Tout à coup, il découvrit une caisse. Repoussant ses valets, il en ouvrit doucement le couvercle, puis il en inspecta l'intérieur à la lueur de la bougie.

A l'instant, il écarquilla les yeux de joie. Devant lui brillaient deux épées dorées et, entre elles, des perles et des bijoux. Il referma à la hâte le couvercle, de peur de se voir prendre la caisse. Puis, il la ficela lui-même et la fit porter par ses valets au-dehors et chez lui.

Il la plaça au fond de sa chambre, loin des regards.

(Quels trésors, ces deux épées dorées ! Leur vente me rapportera la plus grande fortune de Pyongyang, cela ne fait pas de doute !)

Il était trop heureux pour dormir la nuit. Le lendemain, quand le jour se fut levé et le soleil eut commencé à éclairer sa chambre, l'envie le prit d'admirer les trésors.

Il ferma à clé toutes les portes, plaça la caisse au milieu et,

doucement, il en ouvrit le couvercle.

Mais, hélas, les chaînes de bijoux au-dessous des épées commencèrent à bouger, se dressèrent sous forme de tuyaux et enlacèrent d'abord les bras, ensuite la torse de ce mec.

Effrayé, le richard secoua les bras, essayant de se débarrasser de ces bijoux étranges qui resserraient toujours leur étreinte.

Il se renversa avec épouvante et vit alors un tas de plusieurs serpents.

« Hou ! » s'écria-t-il, tombant dans les pommes.

A son cri de détresse, les siens et ses valets foncèrent sur les portes et firent irruption dans la chambre. Tandis que des serpents aux écailles étincelantes se levaient sur le sol, ce coquin de riche gisait, toute la peau bleuissant sous l'effet du poison. Reprenant à peine connaissance, il murmura :

« Emportez la caisse, remettez-la à sa place ! »

Quand les valets tentèrent de soulever la caisse, les serpents se précipitèrent au-dedans.

La caisse fut remise dans le tombeau.

Quelques jours plus tard, la peau du pauvre homme se dégonfla. Toutefois, il ne cessa de souffrir et finit par rendre l'âme.

Lors de ses funérailles, les villageois furent unanimes à reconnaître :

« Il en voulait trop et le ciel l'en a puni. »

« Ce vaurien qui n'avait ni foi ni loi a mérité le châtiment des aïeux comme du Ciel. »

Histoire dont la leçon prévint toute nouvelle tentative de profanation de tombeaux, dit-on.

La porte Pothong mystérieuse

La porte Pothong de la forteresse de Pyongyang était appelée de plusieurs façons par le peuple coréen. Du nombre est le nom « porte Sin » (porte mystérieuse).

Cette appellation remonte à l'époque de la guerre patriotique de l'an *Imjin*.

La forteresse de Pyongyang était tombée pour un temps aux mains de l'agresseur japonais. Un jour, Konishi Yukinaga, chef des troupes japonaises, convoqua d'urgence à son poste de commandement ses commandants chargés de garder les différentes portes de cette forteresse.

Voici pourquoi : les volontaires coréens assiégeant la forteresse lançaient n'importe quand des attaques décimant l'ennemi. Il voulait demander des comptes à ses commandants sur la mauvaise défense de la porte de forteresse.

« Désormais, celui qui n'arrive pas à entraver l'irruption de soldats ou de volontaires coréens sera passé au fil de l'épée. N'oubliez pas qu'il en va de votre vie ! » cria-t-il, en brandissant son long sabre.

A l'instant, le commandant chargé de la porte Pothong se mit à genoux, gémissant :

« La porte Pothong ne se laisse ouvrir ni fermer quand il le faut. Moi, je ne peux rien y faire. »

« Quelle sornette ! Cherches-tu un faux-fuyant pour sauver ta peau ? La porte d'une forteresse, c'est son occupant, et non ceux qui sont au-dehors, qui l'ouvre et la ferme à volonté », vociféra Konishi, comme s'il voulait lui couper aussitôt la tête.

« Non, c'est une porte qui n'obéit pas à l'homme. C'est sûrement un démon qui la garde, je crois », se plaignit le commandant, en se frottant les mains.

« Quoi, un démon garde-t-il la porte ? Tu devrais plutôt t'avouer trouillard. Je te montrerai que la porte n'a rien à voir avec un démon, puis j'aurai ta peau ! » fulmina Konishi qui rengaina son sabre, assurant qu'il irait lui-même remuer la porte Pothong. Il se rendit sur place. Il ordonna d'ouvrir la porte d'autant plus que ses soldats étaient à court de provisions de bouche et devaient aller dans les champs moissonner le riz dont ils avaient besoin.

Cependant, la porte n'obéissait pas. Il fallait ouvrir une brèche dans la muraille pour y faire passer les soldats. Mais hélas, aucun de ceux qui étaient sortis ne put rentrer.

Les Japonais en conclurent que le dieu gardien de la porte avait châtié ceux qui avaient agi à l'encontre de sa volonté.

Un autre jour, après avoir reçu un message urgent qui annonçait une attaque imminente des volontaires coréens, Konishi essaya de faire tenir la porte fermée par les commandants qu'il

avait choisis. Pourtant, au cri de hourras des volontaires, la porte s'ouvrit d'elle-même pour les laisser passer à flots.

Konishi, lui, s'enfuit à cheval dans le bois de la colline Moran pour éviter le danger mortel. Dans sa furie, il ordonna de brûler la porte Pothong.

Les Japonais transportèrent à dos d'homme quantité de poudre à feu à cet endroit, puis essayèrent d'y mettre le feu. Etrangement, la porte ne prit pas feu, leur poudre ne faisant qu'émettre de la fumée qui enveloppa toute la fortification.

Par contre, la peinture traditionnelle couvrant les piliers et les poutres de la porte se révéla dans toute sa beauté, fait prodigieux dont la vue frappa de stupeur Konishi qui finit par s'évanouir dans sa chambre.

Il ne revint à lui que quelques jours plus tard. Il appela de nouveau le commandant chargé de la garde de la porte Pothong. Celui-ci tremblant à l'idée d'être puni comme il était entendu, balbutia dès le seuil :

« Mon chef, vous avez déclaré que je devrais donner ma tête à couper au cas où l'on aurait découvert l'absence d'un démon pour la garde de la porte Pothong. Aussi ne suis-je pas en cause. »

Konishi, empoignant le manche de son sabre, cria furieusement :

« Tu t'es plaint du mystère de la porte Pothong, mais tu n'as rien fait pour en chasser le démon. Pas de doute, tu mérites déjà de crever. »

Le commandant, n'osait répliquer, s'agenouilla.

« Ecoute, va voir aujourd'hui même ce qu'il faut faire pour prévenir l'intervention du démon. Autrement, pas de quartier pour toi », cria Konishi.

L'autre, au bout de toute une journée de quête, rentra tard dans la nuit, en amenant avec lui un vieillard aux cheveux blancs.

Celui-ci regarda autour, puis, se caressant la barbe, s'adressa à Konishi, pour relater d'un ton calme :

« Aucun démon ne veillait sur la porte Pothong, porte simple comme tant d'autres. Si vous trouvez toutefois cette porte si mystérieuse, c'est sans doute à cause du démon japonais. Ce démon, avec son dédain de notre pays, vous induit en erreur ; vous êtes enfermés dans la forteresse de Pyongyang, mais vous croyez l'avoir occupée. On pourrait vous comparer à des prisonniers mis dans un pénitencier mais qui s'inquiètent jusqu'à la folie de savoir qu'ils ne peuvent ouvrir et fermer la porte à volonté comme chez lui. »

Propos qui firent frémir le cœur à Konishi et à ses subordonnés, qui se sentirent les jambes paralysées. Roulant les yeux, ils se regardèrent les uns les autres.

Le vieillard, l'air serein, poursuivit :

« A quoi bon préparer la magie pour chasser ce démon ? Le seul moyen de vous tirer d'affaire, c'est de quitter cette nuit même la forteresse de Pyongyang pour rentrer chez vous ! »

Sur ce, il franchit le seuil d'un pas tranquille.

Les Japonais, fascinés par ce personnage énigmatique, être humain ou fantôme, restèrent à le voir s'éloigner et se fondre dans l'ombre.

Quelques moments après, Konishi se ressaisit. Il cria à tue-tête, ordonnant d'arrêter le vieillard qui était pourtant hors d'atteinte.

Il s'emporta de plus belle au souvenir du retrait immédiat exigé par le vieillard. Il convoqua ses subordonnés pour comploter avec eux de prolonger leur occupation.

Vaine tentative. Peu de temps plus tard, un des commandants japonais, bras droit de Konishi, fut châtié par le Coréen Kim Ung So avec l'aide de Kye Wol Hyang, célèbre femme coréenne.

L'ennemi fut contraint de prendre la fuite vers le sud, en janvier 1593, devant l'attaque des militaires et civils de Pyongyang, laissant de nombreux cadavres derrière lui.

L'île Rungna, déplacée d'amont

La belle île Rungna, située à côté de la muraille Chongryu et de la colline Moran, a donné le jour à de nombreuses légendes.

Ainsi celle qui évoque le déplacement de cette île vers l'aval au fil de l'eau du fleuve Taedong.

L'île se trouvait à l'origine au milieu de la rivière Piryu, coulant à Songchon, affluent du Taedong, raconte-t-on.

La fertilité du sol de l'île promettait des récoltes abondantes.

Aussi, des paysans démunis des alentours vinrent-ils s'y installer, formant un grand village.

Or, ils ne tardèrent pas à souffrir de l'avidité des *ryangban*. Les produits de leur sueur, céréales, fruits et légumes, étaient l'objet d'exactions.

Les paysans s'en trouvèrent de plus en plus réduits à une situation accablante qui ne cessait d'ajouter à leur rancune.

Le pire pilleur, c'était un nommé Pak, préfet de Songchon, qui venait lui-même en compagnie de ses subalternes fouiller chaque foyer afin d'emporter le maximum de produits récoltés.

Les villageois en vinrent à former le vœu que le sacré Pak fût la proie d'un tigre de Yangdok ou de Maengsan et que leur île quittât la circonscription de Songchon.

Entre-temps, un imprévu se produisit.

L'été, à la saison des grandes pluies, des nuages noirs vinrent s'amasser au-dessus de l'île et il commença à pleuvoir des hallebardes. Aussitôt la rivière Piryu enfla comme jamais auparavant et, étrangement l'île s'ébranla et se mit à glisser au fil du courant d'eau. Elle poursuivit son déplacement et s'arrêta la nuit au milieu du Taedong au niveau de la muraille Chongryu au pied de la colline Moran.

Quand le jour eut point, les insulaires ne se sentirent pas de joie après ce qu'ils avaient vécu : si la crue leur avait fait voir le spectre de la mort, ils avaient pu non seulement survivre dans leur île mais aussi s'affranchir du joug du maudit Pak, en se

déplaçant dans un autre monde.

Ils commencèrent une vie nouvelle, réparant leurs maisons et leurs champs endommagés.

Hélas, leur enthousiasme n'allait pas longtemps.

Le préfet de Songchon se mit en quatre pour retrouver l'île Rungna. Après une année de recherche, il apprit qu'elle s'était déplacée du côté de la forteresse de Pyongyang.

Il se hâta de gagner Pyongyang où il retrouva en effet l'île. Dès son arrivée, il réclama l'île avec ses habitants parce qu'elle relevait de sa circonscription. En même temps, il exigea des insulaires qu'ils paient les arrérages. Il recommença à leur rendre la vie dure. Vie beaucoup plus pénible encore. Ils devaient même transporter à dos d'homme, par bateau et charrette la part du lion de leur récolte de céréales, de fruits et de légumes jusqu'à Songchon. Et, en cas de la moindre avarie de ces produits, ils encouraient des peines cruelles.

Au bout de quelques années de ce calvaire, ils en furent au bout de leur patience.

Ils firent appel au préfet de la province du Phyong-an : notre île était située à l'origine à Songchon, c'est vrai, mais elle a été portée par les eaux du Taedong et est venue à s'arrêter au niveau de la forteresse de Pyongyang, expliquèrent-ils ; elle est donc sortie de la circonscription de Songchon et doit relever de l'administration de Pyongyang ; si nous devons payer les impôts, nous voulons les payer à la préfecture de Phyong-an, non à Songchon.

Le préfet, trouvant d'ailleurs son intérêt à garder l'île sous son contrôle, plaida en leur faveur, et mit le sous-préfet de Songchon en demeure de céder à l'administration de Pyongyang le contrôle de l'île.

Le sous-préfet Pak sursauta. Il se contint cependant, sans pouvoir oser contrarier son supérieur hiérarchique. Tout évitant de s'opposer de front à lui, il insista sur l'origine de l'île.

Alors, l'air intransigeant, le préfet de Phyong-an lui proposa :

« Voilà l'arrangement qui s'impose : tu remportera l'île à Songchon aujourd'hui même ou bien elle ressortira dès demain à l'administration de Pyongyang. C'est dit une fois pour toutes. » L'autre resta bouche bée, à court de réponses.

Il était vexé d'avoir perdu le trésor qu'était l'île mais il se sentait bras et jambes coupés. Le visage cramoisi, il rentra bredouille.

Réputation de beauté de Pyongyang

Jeune homme du ciel descendu sur la colline Moran

La colline Moran, sommet du mont Kumsu, qui a la forme d'un bourgeon à fleur prêt à s'épanouir et est couverte d'une pinède épaisse, est l'orgueil de Pyongyang.

C'était l'endroit favori, raconte-t-on, où non seulement des fées mais aussi de jeunes hommes venaient du ciel, portés par des

nuages, passer leur temps de loisir.

Ils en vinrent à s'intéresser à la vie des cultivateurs des alentours, à se mêler à eux et à lier d'amitié avec eux.

Un jour, l'un d'eux apprit qu'une fille de paysan souffrait d'une maladie. Il rapporta un remède céleste pour le lui faire administrer. La jeune fille guérit, embellissant plus encore.

Le jeune homme, charmé par sa beauté, multiplia ses visites, séjournant parfois chez elle, allant ensemble travailler dans les champs ou admirer le beau paysage autour du pavillon Choesung.

La nouvelle des liens de ce garçon avec une terrienne surprit l'Empereur de Jade qui lui enjoignit de cesser de fréquenter le monde des hommes.

Malgré cela, le jeune homme ne pouvait demeurer au ciel, car il était persuadé que la vie terrestre consistant à créer des biens par le travail était plus méritoire et plus attrayante.

Il finit par fuir le ciel et retourner chez la jeune fille à l'insu de tous.

Il en demanda la main à ses parents qui y acquiescèrent et scellèrent leur union par des noces.

De même, ils offrirent une barque au jeune couple afin qu'il puisse aller s'installer à l'endroit qu'il préférait au bord du Taedong.

Les jeunes, ravis de jouir de cette sollicitude, firent comme souhaitaient ces parents. Ils vécurent longtemps et heureux, en travaillant dans les champs, en pêchant des poissons, en élevant leurs enfants chéris, dit-on.

Le rocher-éventail

A un endroit de la rive ouest du Taedong à Pyongyang, près du gué O, il fait particulièrement frais au plus fort de l'été. Par contre, en hiver, il y fait tiède sous l'effet du vent soufflant de la mer de l'Ouest de la Corée.

Ce phénomène naturel a engendré la légende dite légende du rocher mystérieux.

Un gros rocher s'élevait jadis audit endroit de la rive du Taedong.

Il était appelé rocher-éventail, parce que lorsqu'on cognait là-dessus, un vent frais sortait de dessous ce rocher en été et un vent tiède en hiver.

Les cultivateurs des alentours, quand ils étaient tout en eau en été en travaillant dans les champs, venaient monter sur ce rocher et y cogner pour se rafraîchir ; de même en hiver, quand ils ramassaient du fagot, ils venaient y frapper des coups là-dessus pour se chauffer à son vent tiède.

Les passants aussi en profitaient pour se rafraîchir en été et se chauffer en hiver.

Vrai trésor pour les cultivateurs et autres habitants de la forteresse de Pyongyang. Naturellement, une nouvelle de cette merveille se répandit à travers tout le pays.

Tant et si bien que le préfet de Phyong-an nouvellement

nommé se hâta de se rendre au « rocher mystérieux » avant même de faire sa première ronde dans la forteresse.

Il s'émerveilla en effet de voir se lever un vent frais quand il cognait là-dessus.

Alors, son avidité habituelle se réveilla. L'envie le prit d'accaparer le trésor. Il imagina pour lui-même une maison bâtie à côté du rocher. Un vent frais passerait alors par là en été et un vent tiède en hiver, quelle perle ! Il lança aussitôt les travaux.

Le jour de l'inauguration, il se présenta lui-même à pied d'œuvre. Heureux de se figurer la maison, il se mit à surveiller les travaux de fondation.

Les travailleurs donnaient des coups de pioche au-dessous le rocher afin d'aménager la place de la pierre angulaire, quand tout à coup, hélas, le rocher s'ébranla en faisant pan. Aussitôt, un vent ou plutôt une tempête jaillit au-dessous le rocher, soulevant cailloux et poussières. Les travailleurs voire le préfet furent rejetés loin, alors qu'une poussière noire recouvrit les alentours.

Le lendemain, le vent s'interrompit. Une large fosse apparut sous le rocher avec un trou noir à son milieu. Quant au préfet, il fut obligé de retourner à la capitale sans même avoir vaqué un seul jour à ses affaires au bureau d'administration. Peu de jours après, il rendit l'âme.

Depuis lors, le rocher-éventail ne réagit plus aux coups qu'on frappait.

Le coin à se dévêtir

Jadis, le passage au pied de la muraille Chongryu était appelé « Thalui-u » (coin à se dévêtir), nom apparu après la construction de la forteresse de Pyongyang à l'époque du Coguryo, raconte-t-on.

Un nommé Tulbo, qui avait travaillé au chantier de cette forteresse, retourna, à la fin des travaux, à son patelin, à quelques *ri* de Pyongyang. Depuis lors, les villageois affluèrent chez lui, curieux de savoir comment était cette forteresse, quelles sont la dimension et la structure de la forteresse et quelle vie que menaient ses habitants.

Sans conteste, ils tiraient une grande joie de cette forteresse, en pensant comme leurs aïeux que l'avenir du pays et le bien-être du peuple dépendaient de la capitale.

Un jour, un voisin nanti appelé Thak Su vint voir Tulbo auprès duquel il s'enquit par le menu de la forteresse de Pyongyang.

Le maître de maison lui décrivit volontiers la forteresse, sans oublier l'endroit mystérieux qu'on ne pouvait passer, disait-il, sans ôter les vêtements même en hiver.

« J'ajoute foi à tout ce que tu dis, sauf à l'histoire de ce passage », fit Thak Su.

« Me crois-tu mentir ? Mais je suis passé maintes fois par-là. »

« Oui, mais tu devais transporter à dos d'homme des pierres

pour la construction de la forteresse. Voilà pourquoi tu as dû transpirer et ôter les vêtements », répliqua Thak Su, éclatant de rire.

Certains autres hôtes hochèrent la tête en signe d'approbation.

Alors, Tulbo, embarrassé, insista sur la vérité de son fait. D'où il résulta une dispute. L'assistance fut d'avis qu'il faudrait aller voir de ses propres yeux la forteresse pour s'en assurer.

Enfin, Thak Su invita Tulbo à se rendre ensemble sur place, lui proposant un pari.

S'il s'avérait que Tulbo avait raison, il lui payerait des provisions de bouche pour un mois, si non celui-ci travaillerait à titre gratuit pour lui.

Le jour du solstice d'hiver, alors que le Taedong avait gelé, ils partirent pour la forteresse de Pyongyang.

Pour se protéger du froid, ils avaient mis un chapeau de fourrure, un manteau épais et des chaussures doublées de fourrure.

Ils visitèrent la forteresse, puis, comme entendu, ils gagnèrent le passage qu'avait mentionné Tulbo.

De prime abord, Thak Su fut saisi d'étonnement. Le passage était à l'abri du vent froid qui mugissait dans toute la forteresse, voire du gel qui y régnait. Il y faisait chaud comme dans une chambre bien chauffée.

Il ouvrit de grands yeux et parcourut du regard les alentours. Il s'aperçut finalement de la cause de cette chaleur caractéristique. La muraille Chongryu protégeait l'endroit du vent nord glacial alors que sa forme de demi-lune laissait le soleil

l’emplir de sa chaleur.

Avait-il jamais eu la chance de marcher en hiver par un endroit aussi agréable ?

La sueur perlait sur son front et la chaleur se répandait par toutes parties de son corps.

Ayant soin pourtant de ne pas oublier le pari engagé, il s’obstina à rester vêtu, alors que Tulbo avait ôté le manteau.

Ils passèrent ainsi le coin à se dévêtir. Comme Tulbo l’annonça, Thak Su poussa un soupir de soulagement, disant, à court de souffle : « voilà, j’ai gagné ! »

« Oui, tu as gagné ! » reconnut Tulbo malgré lui.

De retour dans son village, il s’apprêta à aller travailler à titre gratuit chez Thak Su. Le lendemain, il y alla. Il vit Thak Su alité, il ne savait pourquoi.

Le malade ne se rétablit qu’au bout d’un mois et quelques jours.

Un jour, comme Thak Su voulait le voir, Tulbo se rendit chez lui. Un festin était offert pour les villageois qui s’y étaient déjà réunis. Ces invités murmuraient, se demandant le motif de cette bombance. Est-ce que Thak Su veut célébrer sa victoire ou bien la tête lui a tourné ?

Thak Su s’expliqua :

« J’ai récemment visité avec Tulbo la forteresse de Pyongyang et j’ai pu me rendre compte de sa configuration exceptionnelle. Pour ne citer que l’exemple du “coin à se dévêtir”, on peut comprendre que Pyongyang est bien le

cœur du pays du soleil. Que Pyongyang soit devenu la capitale du pays est signe que le pays prospérera et que le peuple jouira d'une vie paisible. Quelle chance ! Mon récent voyage a été très instructif pour moi et, surtout, c'est Tulbo qui a gagné le pari sans conteste. Voilà pourquoi je vous ai invités aujourd'hui. »

« Notre Pyongyang paraît magnifique, on le voit bien. Jusqu'à cet avare Thak Su n'a pu s'empêcher d'offrir un festin pour le montrer. »

Cette histoire ajouta à la réputation du « coin à se dévêtir ».

L'ancre du Taedong

Jadis, le flux et le reflux venant de la mer de l'Ouest de la Corée était très souvent une source de malheur pour la population de Pyongyang.

Pendant la saison des grandes pluies, les eaux gonflées se joignaient au flux, dépassant ainsi les digues du fleuve et submergeant la forteresse de Pyongyang.

Ces avatars donnèrent le jour à de nombreuses légendes.

L'une de ces légendes fait mention de la prétendue ancre du Taedong. La voici :

Depuis l'antiquité, la forteresse de Pyongyang était comparée à un navire parce qu'elle était longue du nord au sud et étroite de l'est à l'ouest. De même, le Taedong la contournait au sud-est, la

rivière Pothong à l'ouest pour se joindre au Taedong au sud, d'où la forme d'un navire que prenait la forteresse.

Il s'ensuivit que les gens de Pyongyang, de crainte que la forteresse, qu'ils considéraient comme un navire, ne fût déplacée vers la mer, fabriquèrent une grosse ancre qu'ils jetèrent dans le Taedong.

Quand, pendant la guerre patriotique de l'an *Imjin*, les Japonais eurent occupé la forteresse de Pyongyang pour un moment, ils en furent réduits à une sévère disette sous l'effet de la tactique : « rien laisser à manger à l'ennemi » pratiquée par l'armée coréenne.

Ils fouillèrent partout en quête de provisions de bouche. Comme ils n'y gagnaient rien, ils se mirent en tête, faute de mieux, de pêcher des poissons dans le Taedong. Ils levèrent tous les bateaux de pêche et se livrèrent à la pêche.

Et, un jour, ils découvrirent une grande ancre au fond des eaux et la repêchèrent.

La dimension et la forme de cette trouvaille l'étonnaient : longueur de plus de 20 pieds, grosseur d'environ un pied et forme de trépied et anneau rond attaché à la partie supérieure.

« Quel trésor rare ! » crièrent-ils de joie, la portant dans la forteresse. Nouvelle malheureuse qui mit en colère les vieillards et les enfants qui y restaient. Ils prirent chacun un outil à la main et se précipitèrent vers les casernements de l'ennemi, lui réclamant de remettre l'ancre à sa place.

La foule en furie fulmina : « Rendez-vous compte quel forfait

vous avez commis ? Il faut que l'ancre soit remise sur-le-champ à sa place ! Sinon, la forteresse de Pyongyang sera submergée ou déplacée au gré du courant vers la mer, vous serez vous-mêmes noyés. »

Pris de panique, les Japonais furent contraints, en tenant compte de son origine, de la rejeter dans l'eau à l'endroit où ils l'avaient retirée.

La muraille Chongryu

La muraille Chongryu, surmontée du pavillon Pubyok, est apparue en un clin d'œil, selon une légende.

Dans un petit bled sur la rive du Taedong, vivait un nommé Sol, cultivateur bon et travailleur. Il se faisait plus de mal que personne en voyant, pendant la saison des grandes pluies, le Taedong causer l'inondation de son village.

Un jour, alors que le fleuve était gonflé, une carpe, poussée par le courant, fut rejetée hors du fleuve. Le paysan se hâta de la saisir et de la remettre à l'eau.

Après cet incident, il dut réparer sa maison endommagée, en couchant à la belle étoile. Un jour, il fut réveillé en pleine nuit par des cris. Il vit alors un enfant devant ses yeux. Celui-ci s'adressa à lui, lui confiant que le roi des dragons l'appelait.

Le cultivateur, sans s'en demander la raison, le suivit. Tout à coup, les eaux du fleuve se divisèrent en deux, laissant voir une

large route au bout de laquelle brillait le Palais royal. Il y entra avec l'enfant.

Le roi l'attendait déjà.

Il l'accueillit avec chaleur et le pria de dire son souhait, quel qu'il fût, parce qu'il l'exaucerait pour lui rendre son bienfait. Le cultivateur répondit que chaque crue du Taedong entraînait une inondation grosse de conséquences dans son village. Le roi l'écouta attentivement, lui fit servir un repas copieux avant de le laisser repartir.

Le paysan était sur son chemin de retour, quand il fut surpris par une pluie torrentielle accompagnée de tonnerres.

A l'instant, un rocher, sorti il ne savait d'où, barre le passage aux eaux : la muraille Chongryu.

Patriotisme de la population de Pyongyang

Jardin de fleurs de la porte sud de la forteresse du mont Taesong

Une légende évoque un certain Kim Koe, diplomate chevronné du Coguryo, quoique non mentionné dans les documents historiques.

La région nord du Coguryo qui confinait avec plusieurs autres pays était très souvent infestée d'envahisseurs. Et chaque fois,

c’est Kim Koe qui parvenait à l’emporter sur l’adversaire dans les négociations engagées sur le conflit.

Il fit parler ainsi de lui au pays comme un diplomate chevronné.

Or, avec le temps, il atteignit un âge avancé. Aussi les autorités du pays lui attachèrent-elles un jeune fonctionnaire pour qu’il s’instruise auprès de lui afin d’hériter de son talent.

De prime abord, il tint compagnie à Kim Koe, suivant de près tous ses faits et gestes afin de s’en inspirer. Mais cependant, malgré ses efforts, il en vint à désespérer de trouver chez lui une quelconque habileté diplomatique particulière.

Quant à Kim Koe, il avait l’apparence d’un homme du commun, sans trop de prestance ou de dignité, ni de trait menaçant ou acerbe. Bref, il était pareil au vieux simple et généreux qui vivait dans le voisinage du jeune homme.

On ne le voyait non plus s’appliquer à longueur de nuit à se fixer préalablement la ligne diplomatique à suivre ou les idées à soutenir.

Et pourtant, lors des disputes engagées avec les émissaires étrangers, on pouvait lire sur son visage un air grave et indigné ou un air généreux comme il convenait selon le cas, au point qu’il parvenait à mater l’adversaire.

Le seul côté qui le distinguait, c’était l’amour passionné qu’il portait aux fleurs.

Tandis que les autres émissaires profitaient de leur voyage à l’étranger pour en rapporter des produits précieux pour

augmenter leur fortune et donner des cadeaux à leurs parentés et amis, Kim Koe se contentait de rapporter de ses missions une ou deux plantes à fleurs pour les replanter chez lui et autour de la porte sud de la forteresse du mont Taesong.

Ces fleurs, à quelques exceptions près, reprenaient vie, y compris celles de la porte sud de la forteresse, pour s'épanouir et embellir le paysage.

Il ne manquait pas de fonctionnaires qui se moquaient de lui, lui trouvant le goût plutôt féminin, indigne d'un diplomate de renom.

Un jour, alors qu'il plantait des fleurs sur le terrain vague près de la porte sud, son jeune disciple lui demanda :

« Comptez-vous tirer quelque profit de ces fleurs ? »

« Aucun profit. Seulement, cela me met de mauvaise humeur de penser que certaines fleurs qu'on voit à l'étranger manquent dans notre pays. »

«… vous met de mauvaise humeur ? »

« Mais oui, je n'aime pas que notre capitale ait une seule fleur de moins ou moins belle que les autres capitales. »

« Chacun a ses goûts », finit par convenir le jeune homme en son for intérieur.

Peu après, Kim Koe s'éteignit avant que le jeune disciple ait eu le temps d'assimiler quelconque habileté diplomatique auprès de lui.

Sa dépouille fut inhumée sur un tertre près de la porte sud.

Sitôt, un conflit éclata à la frontière nord. Le jeune fonctionnaire fut désigné pour aller en mission sur le terrain.

Au moment de son départ, le roi lui dit :

« Vous avez dû sans doute faire vôtre le talent diplomatique du maître. J'espère que vous ne manquerez pas de réussir, comme il l'a fait, à obtenir un juste règlement des affaires diplomatiques. »

Paroles qui, plutôt que de le réconforter, le fit hésiter à répondre. Mais, que faire ! Il jura de mériter sa confiance.

Il se mit à se creuser pour trouver le moyen de triompher de la partie adverse. Le souvenir de son maître lui revint. Ses paroles tintèrent alors à ses oreilles :

« …je n'aime pas que notre capitale ait une seule fleur de moins ou moins belle que les autres capitales. »

Alors, le jeune homme se leva en sursaut, s'écriant en son for intérieur.

« Voilà, j'ai trouvé. C'est le sentiment qu'il nourrissait pour le pays. Il ne voulait pas que notre pays fût méprisé ou outragé. Ce sentiment, c'était le secret de son triomphe diplomatique ! »

Le lendemain, arrivé au rendez-vous avec un émissaire du pays voisin, il put, grâce à un amour ardent pour Pyongyang et Coguryo, condamner péremptoirement les actes illégitimes de l'adversaire, auteur de provocations frontalières.

L'ennemi balbutia quelques justifications, mais finit par s'avouer coupable et présenter ses excuses.

La nouvelle de cette victoire combla le roi. Dès que le jeune diplomate fut de retour, il donna une bonne appréciation de sa valeur.

« Vous voilà, émissaire digne du maître Kim Koe, orgueil du Coguryo dont vous avez hérité l'art diplomatique », mentionna-t-il.

A l'instant, le jeune répondit :

« Je m'excuse, votre Majesté, j'ai hérité, plutôt que l'art diplomatique du maître Kim Koe, son sentiment d'amour du pays et de Pyongyang. »

Sur ce, il évoqua les belles fleurs qu'avait rapportées son maître de ses nombreux voyages à l'étranger, pour les replanter devant la porte sud de la forteresse du mont Taesong, sans jamais chercher à en rapporter des spécialités ou autres produits de grand prix.

A l'écoute de sa relation, le roi comme les hauts fonctionnaires exprimèrent leur admiration, reconnaissant unanimement :

« Le secret de son art diplomatique remarquable résidait dans son attachement au pays et à la capitale plutôt que dans son habileté de diplomate. »

Depuis lors, la population de la forteresse de Pyongyang et de ses banlieues entretint avec un soin particulier les fleurs plantées devant la porte sud de la forteresse du mont Taesong. Elle choisit parmi les fleurs l'onagraire, qui poussait abondamment, pour que celui-ci s'épanouisse autour du tombeau de Kim Koe.

L’onagraire finit par se répandre partant au pied du mont Taesong. Et les émissaires comme les généraux s’habituèrent à s’inspirer de l’histoire de ces fleurs avant d’aller affronter l’ennemi au nom de l’honneur et de la dignité du pays.

Jeune fille gardienne de la fleur du prunier

Une jeune fille appelée Ryo Ok, qui avait un cœur d’or, vivait avec son père dans le village Kyongsang. Elle adorait les fleurs, surtout celle du prunier.

Avec son père, elle cultivait aux abords de sa maison toutes sortes de plantes à fleurs, fumant et désherbant le terrain en temps opportun. De la sorte, à la saison de la floraison, leur petite maison couverte de chaume était enfouie dans les fleurs.

Leurs soins aidant, de meilleures plantes à fleurs se répandirent sur la colline Moran, voire ailleurs dans la forteresse de Pyongyang.

Or, une certaine année, l’administration nationale proclama l’ordre d’abattre tous les pruniers plantés sur les collines et aux abords des maisons d’habitation, tout en interdisant absolument à la population d’en planter de nouveaux.

La raison avancée était que l’aspect des fleurs de cet arbre ressemblait au motif floral considéré comme le symbole de la famille royale, expression d’un irrespect flagrant tendant à effacer la distinction hiérarchique entre le roi et les gens du commun.

Il en résulta une campagne inouïe pour l'abattage de tous les pruniers dans le pays.

Ainsi, à Pyongyang, les fonctionnaires subalternes et autres agents, munis de la hache ou de la faucille, se mirent à parcourir tous les coins et les recoins afin d'abattre ces pruniers.

Celui qui cherchait à en cacher un ou plusieurs devait être puni par des coups de massue, une amende, etc.

Ce forfait, imputable à l'accusation absurde des milieux aristocratiques, allait porter une profonde atteinte à la nature de Pyongyang, et entraîner notamment la disparition de cette variété d'arbre.

L'état de choses affligeait plus durement que personne Ryo Ok et son père. La jeune fille consulta son père, puis déracina un des arbres de cette variété poussant dans son jardin pour le transplanter dans un coin retiré.

Quelques jours plus tard, des agents d'administration firent irruption chez elle. Ils foulèrent sans pitié le jardin, découvrant finalement ledit arbre.

« Eh, sale type, crois-tu pouvoir désobéir impunément à l'ordre royal ? Abats l'arbre de tes propres mains ou tu recevras 50 coups de massue ! » cria l'un d'entre eux au père de la jeune fille.

Le regard menaçant, ils s'apprêtaient à le châtier. A l'instant, le père de Ryo Ok frémit à la pensée de sa fille chérie qui pleurait dans la chambre.

(Abattre le prunier, c'est abattre ma fille chérie), se dit-il. Il

rouvrit les yeux fermés et prononça d'un ton calme :

« Je m'excuse, ce n'est pas un prunier, mais un abricotier ordinaire. Vous vous êtes trompés, certainement. »

Les agents d'administration, surpris, se regardèrent les uns les autres. S'ils étaient rompus à la rapine et à la persécution du peuple, ils ne connaissaient pas un iota des plantes à fleurs.

D'ailleurs, un prunier âgé de quelques années ressemblait à un abricotier ordinaire.

Un moment après, l'un d'entre eux, agitant son gourdin, demanda :

« Eh, comment peux-tu démontrer que c'est un abricotier commun, sale type ? »

A cette question, Ryo Ok, suffoquant d'impatience, sortit de la chambre et répondit à la place de son père :

« Pas difficile, on pourra s'en assurer au printemps prochain. Le prunier porte des fleurs blanches tandis que l'abricotier ordinaire en porte de roses. »

« D'accord. Mais, tiens-le pour dit, si l'arbre porte des fleurs blanches, ce sera fini de toi et de ton père ! »

Après leur départ, Ryo Ok, toute tremblante, se jeta dans les bras de son père.

Il lui caressa les épaules, lui disant d'un ton tendre :

« Tu es vraiment admirable. Le ciel ne restera pas de marbre face à ton amour pour les fleurs. »

L'hiver se passa et le printemps arriva.

Comme tous les arbres à fleurs, le prunier porta maintenant ses branches émaillées de bourgeons verts pâles.

Leur vue saisit Ryo Ok d'angoisse. Tous les jours, elle sanglotait devant l'arbre, chuchotant :

« Toi, cher prunier, comprends-tu mon sentiment ? Je te prie de porter des fleurs roses, sinon, tu seras perdu pour toujours, y compris mon père et moi aussi. »

Enfin, le jour vint où les bourgeons du prunier s'ouvrèrent. Et il portait des fleurs roses, non blanches. La jeune fille croyait rêver.

« Papa, voilà le prunier couvert de fleurs roses », cria-t-elle, enchantée.

Son père, comme elle, ne se sentait pas de joie.

« Je le vois, ces fleurs ressemblent bien à celles d'un abricotier commun. »

Le jour même, dès le matin, les mêmes agents d'administration se précipitèrent chez eux. Dépités, ils durent s'en retourner aussitôt sans souffler mot.

« Papa, comment cela a-t-il pu se faire ? »

« Le dévouement fait fleurir même la pierre, dit-on, le ciel a sans doute reconnu ton dévouement pour les fleurs. »

Ryo Ok, réconfortée à cette occasion, redoubla de soin à l'égard de son arbre. Chaque année, elle cueillit des semences et fit des boutures pour répandre cette variété aux abords de sa demeure et un peu partout sur la colline Moran.

Les pruniers qu'on voit actuellement sur cette hauteur proviennent, dit-on, de l'arbre qu'elle a su garder.

Le général Ulmil et le pavillon Ulmil

Le pavillon Ulmil était à l'origine un poste de commandement. Comme tel, il fut érigé au temps du Coguryo lors de la construction de la forteresse de Pyongyang.

Il est marqué de la légende suivante :

Un général appelé Ulmil vivait au pied de la colline Moran. Il était l'objet du respect et de l'affection de la population pour les nombreux exploits accomplis contre les hordes étrangères qui n'avaient cessé d'envahir Pyongyang, région qu'elles enviaient pour sa fertilité et sa beauté.

Avec le temps, il commença à vieillir. Dès lors, il se mit en devoir de former les jeunes, notamment son fils Narae, à l'art martial. Entreprise qui n'alla cependant pas comme il le souhaitait.

Il prit alors le parti d'envoyer les jeunes à un vieux général demeurant dans la montagne en lui confiant le soin de les former. Narae partit, en priant sa bien-aimée Kobi d'être aux petits soins pour son père.

Deux ans plus tard, des hordes d'agresseurs vinrent se jeter sur Pyongyang.

Le général Ulmil, quoique âgé, s'engagea dans la défense de la forteresse à la tête de troupes.

La lutte s'avérait difficile. Kobi qui combattait en costume d'homme à côté du général en vint à lui demander de rappeler les jeunes en cours d'entraînement dans la montagne. Avis partagé par d'autres combattants.

Le général Ulmil réfléchit.

« Sacrifier une grande entreprise à la nécessité d'échapper au danger du moment ? dit-il. Nous, gens du Coguryo, sommes faits pour faire plus cas du pays et du peuple que de leur vie personnelle. Si vous souhaitez le bien-être du pays et de nos enfants, suivez-moi ! »

Il leva l'épée, se mit à cheval et, à la tête des combattants, fonça sur l'ennemi pour le décimer. Exemple qui toucha les gens de Pyongyang, les incitant au combat.

Malheureusement, le général fut atteint gravement par une flèche. L'ennemi ne tarda pas à le flairer. Il remit de l'ordre dans ses rangs et revint à la charge.

Les gens mirent le feu à la torche et transmirent la nouvelle à Ulmil. Le général se releva d'un bond, remit le casque et l'armure et se fit porter sur le palanquin au poste de commandement de la colline Moran. Il répartit aussitôt les troupes en tenant compte du relief du terrain et ordonna un combat à outrance.

Toute la population, jusque et y compris vieillards et enfants, prit part à la bataille, tirant à l'arc et roulant des roches.

L'ennemi perdit courage en revoyant le général Ulmil à son poste de commandement, mais cependant, il se ressaisit

aussitôt, loin de penser à abandonner. On assistait à pareils spectacles dans tous les ravins de la colline Moran et sur la plaine Pothong.

Un jour, assis sur le palanquin et escorté par Kobi, le général faisait sa ronde au champ de bataille, quand, à l'improviste, non loin de son poste de commandement, il s'affaissa, frappé à mort d'un coup d'épée d'un combattant ennemi en embuscade.

Kobi et autres militaires coréens parvinrent à le protéger de l'assaut des Japonais, mais, hélas, il perdit connaissance.

Le danger était imminent. Il était temps de faire appel aux jeunes partis s'exercer à l'art martial.

Kobi mit tout une journée de chevauchée à gagner le terrain d'entraînement. Ces élèves venaient juste de passer tout dernier examen où ils furent tous admis avec un résultat excellent à la grande joie de leur maître.

Elle leur rapporta l'état des combats. Les jeunes, y compris Narae, se mirent en selle pour se diriger vers Pyongyang. Le lendemain à l'aube, une fois à Pyongyang, ils pointèrent leur regard sur le poste de commandement. Heureusement, malgré la présence de l'ennemi, l'étendard du général flottait au milieu de lances et d'épées qui étincelaient.

« Kobi, regarde, il est là, le général Ulmil en chair et en os ! Et l'étendard ! » cria Narae qui fonça dans le tas ennemi avec ses copains.

Finalement, l'ennemi fut décimé et refoulé. Les jeunes

grimpèrent en hâte au son de tambours sur la colline Moran. Au seuil du poste de commandement, ils s'inclinèrent devant le général Ulmil.

« Nous voilà, papa chéri, nous sommes de retour ! » cria Narae.

Un moment s'écoula sans qu'ils entendent une réponse. Ils levèrent la tête. Ce qu'ils virent, c'étaient un visage pâle et des yeux clos. Le général Ulmil n'était plus de ce monde.

« Il fait déjà deux jours qu'il s'en est allé. Mais il a demandé qu'on le laisse là, debout, jusqu'à ce que les Japonais soient repoussés », expliqua un vieil homme, la voix noyée dans les larmes.

Comme lui, toute l'assistance pleura à chaudes larmes, jurant de suivre ses dernières volontés. Depuis, de nouveaux guerriers, dignes du général Ulmil, se formèrent pour défendre la forteresse de Pyongyang.

Les gens de Pyongyang érigèrent un pavillon à la place du poste de commandement et le nommèrent pavillon Ulmil pour transmettre son exploit.

Le gué Paek-un

Ainsi, s'appelait le gué qui se trouvait il y avait longtemps entre les îles Rungna et Panwol, Paek-un voulant dire blanc d'argent.

Au fond de cet endroit, gisait un rocher blanc qui égayait la

vue avec l'eau qui perlait par-dessus, dit-on.

Au sommet de la colline Moran, était suspendu, raconte-t-on, un énorme bourdon à beau dessin, trésor sans pareil de la forteresse de Pyongyang. C'est qu'il sonnait de lui-même pour annoncer tant le danger d'agression étrangère que les événements heureux du pays.

Il produisait des tintements agréables et charmants.

Sa réputation se répandait au pays et même au-delà de ses frontières. Tant et si bien que des gens venaient exprès de toutes les contrées du pays pour l'admirer et que des émissaires étrangers venus à Pyongyang commençaient par aller le voir sur place.

Il était l'objet d'admiration et d'envie de tout le monde, voire l'objet de convoitise de tel ou tel pays. Ainsi vit-on certains pays étrangers proposer son échange contre d'autres biens ou comploter de le prendre manu militari.

Les gens de Pyongyang se consultèrent sur le danger que courait le bourdon. Ils finirent par décider de le dissimuler au fond du Taedong au pied de la muraille Chongryu. Il serait remis à sa place au sommet de la colline Moran après qu'ils auraient déjoué le dessein de l'ennemi de le prendre et renforcé autant qu'il fallait la défense de la forteresse. Le bourdon fut ainsi coulé à l'endroit convenu.

Mais, hélas, un malheur survint par la suite.

On ne trouvait plus le bourdon. Les gens de la forteresse,

tressaillant à la nouvelle funeste, fouillèrent partout dans le fond du fleuve. Ils virent enfin un grand dragon noir tenant à la gueule le bourdon tant recherché descendre vers l'aval au fil du courant d'eau du fleuve. Il avait son abri quelque part dans la mer de l'Ouest de la Corée.

Ils livrèrent combat afin de récupérer leur trésor. Ils affrontèrent le dragon noir à coups de lance et d'épée au son du tambour et du gong et à grands cris.

Mais pourtant, le dragon, loin de s'arrêter, redoubla de vitesse dans son mouvement vers l'ouest, en poussant des cris sinistres.

On entendit dès lors des lamentations s'élever parmi des vieillards et des femmes navrés de la perte imminente d'un trésor ancestral.

Or, dans ces moments malheureux, une scène inattendue se produisit : un dragon rouge, tout aussi énorme, vint se précipiter d'amont en aval et se jeter sur le dragon noir. Un combat se déclencha et une écume dense recouvrit le fleuve. Les gens intervinrent pour prendre parti pour le dragon rouge. Le combat se prolongea.

Au quatrième jour, le dragon rouge bondit au-dessus des eaux et se jeta sur le dragon noir, maintenant épuisé, qu'il mordit profondément. Un corps ensanglanté en vint à flotter, charrié par les eaux.

Le dragon rouge vainqueur saisit le précieux bourdon à la gueule et le remporta à sa place.

Le jour même, un grand festin fut offert à Pyongyang pour exprimer la joie de la population d'avoir recouvré le bourdon et célébrer l'exploit du dragon rouge.

A cette occasion, les gens de Pyongyang convinrent de conserver le trésor au fond des eaux du Taedong au pied de la muraille Chongryu et de confier au dragon rouge le soin de le garder. Le bourdon put rester pour toujours.

Depuis lors, rien ne put jamais les priver du bourdon mystérieux qui, à la longue, se transforma en un rocher blanc d'argent d'aspect merveilleux.

Les pins des abords du pavillon Ulmil

Parmi les vaillants défenseurs de la forteresse de Pyongyang, lors de la guerre patriotique de l'an *Imjin*, figurait un nommé Choe Chil Song, jeune guerrier qui vivait à proximité de la porte Pothong.

La bataille s'avérait toujours plus âpre. Choe, inquiet pour son vieux père, profita d'un moment de loisir pour passer chez lui. Il lui conseilla d'aller se réfugier, étant donné les combats qui pouvaient s'engager dans la forteresse.

« La vache ! Laisser la porte de la forteresse ouverte à l'ennemi ? » fulmina son père, lui reprochant de penser à reculer plutôt que de frapper l'envahisseur.

Son fils reparti, il conclut qu'il ne lui seyait pas de rester les

bras croisés face à l'attaque de l'ennemi. Il alla de ce pas voir son voisin Pak, vieux de son âge.

« Où peut être notre honneur quand nous sommes restés cois en dépit du péril couru par la forteresse ? Nous sortirons affronter le péril », convint celui-ci.

Les deux vieux, malgré leur difficulté à se mouvoir, prirent chacun leur canne à une main et une hache à l'autre et se mirent en route.

Ils grimpèrent sur le tertre Mansu d'où ils regardèrent Moran. Le ravin de cette colline débordait déjà de gens accourus combattre. De la fumée montait de différents endroits aménagés sans doute en cuisine pour nourrir les guerriers, des femmes allaient et venaient, une cruche sur la tête, des personnes âgées et enfants, en même temps que des guerriers, escaladaient sur le rempart, en portant une grosse pierre dans leurs bras.

Les deux vieux pressèrent le pas, soucieux d'occuper sans tarder les points qui leur convenaient. A ce moment-là, Ko On Baek, chef de volontaires, qui venait de superviser les préparatifs de combat des guerriers et civils, les croisa. Il leur demanda ce qu'ils voulaient faire. En guise de réponse, ils réclamèrent de lui des lances ou des épées.

« Je m'incline devant votre loyauté. Mais comment combattre à votre âge ? Les flèches de l'ennemi vous atteindront avant que les vôtres ne l'aient touché », fit le chef de volontaires.

« Ce ne nous fait nullement d'être frappés par une flèche. Ce

sera une flèche de moins pour l'ennemi ! »

« Une vie contre une flèche ? »

Ko On Baek éclata de rire.

« Mais cela inquiéterait nos guerriers, les gênant dans leur combats. Arrêtez-vous, je vous en prie », implora-t-il.

Insistance qui resta sans effet. Il demanda alors à des guerriers de les conduire au village.

Ils se virent contraints de rentrer. En descendant, ils s'affalèrent sur l'herbe pour reprendre haleine. Leurs yeux se fixèrent alors sur une pinède épaisse.

« Si tous ces pins étaient nos guerriers ! »

A ces paroles jetées par hasard par Pak, Choe tapa les cuisses de Pak.

« Si l'on habillait ces nombreux pins pour les faire passer pour des guerriers ? »

« En effet, les Japonais tireraient alors en pure perte autant de flèches ! »

« Et mieux encore. Ils n'oseraient plus nous traiter à la légère ! »

Sans tarder, ils allèrent voir Ko On Baek et lui firent part de leur idée.

Le chef de volontaires dépêcha quelques-uns des guerriers et civils aux foyers de la forteresse pour rapporter des vêtements usés.

Puis, la nuit venue, ces vêtements servirent à couvrir les petits pins poussant sur le vaste terrain incliné en contrebas du pavillon

Ulmil. De plus, des marionnettes liées par des fils, pouvant bouger à l'occasion, furent installées par endroits.

Le lendemain à l'aube, à la vue d'un grand attroupement au pied du pavillon, l'ennemi poussa des cris d'alarme et tira dans son affolement des coups de mousqueton et des flèches. Il en fut ainsi pendant deux jours de suite.

Résultat, tous les pins avoisinant le pavillon Ulmil sans exception furent ébranchés et écorchés. Mais, en revanche, ils se firent payer cher à l'ennemi qui perdit plus de la moitié de sa réserve de projectiles et flèches, et contribuèrent à faire échec à son attaque.

Après la débâcle de l'ennemi, les vieux et les jeunes du village montèrent, à chaque automne et à chaque printemps, aux environs du pavillon Ulmil entretenir avec soin les pins meurtris.

Le gué Wangsong

A l'extrémité nord de l'île Rungna, on trouve un gué nommé Wangsong.

Voici l'origine de cette appellation :

L'histoire remonte à l'époque de l'invasion des Japonais contre Pyongyang.

Les hordes d'envahisseurs fonçaient en force, recouvrant toute la plaine Tongdae et se jetaient à l'eau du Taedong dans l'espoir d'occuper d'une haleine la forteresse de Pyongyang,

spectacle qui inspirait naturellement la peur à la population de Pyongyang.

Mais, à ce moment-là, des nuages noirs s'amoncelèrent soudain, couvrant le ciel, et il commença à tomber des hallebardes. Du coup, le Taedong enfla, empêchant les Japonais de le traverser.

« Ah, c'est la main secourable du ciel ! » s'exclamèrent les gens de Pyongyang, se préparant à combattre.

Ils consolidèrent le rempart, affûtèrent leurs lances et épées, préparèrent leurs provisions. Tout était dès lors prêt pour riposter durement à l'ennemi.

La pluie cessa, mais le Taedong restait enflé depuis plusieurs jours. L'angoisse tenaillait cependant guerriers et civils, car, l'ennemi, désespérant de pouvoir attaquer la forteresse, se jetait sur les foyers paysans de la plaine Tongdae, mettant la main sur leurs bœufs et porcs pour les abattre. Le ressentiment de ces pauvres gens grandissait.

Cela exaspérait l'aversion et le désir de vengeance des guerriers et civils de la forteresse.

« Faudrait profiter, pour frapper l'ennemi, de son laisser-aller ? » suggéra alors un vieillard.

« La crue du Taedong témoigne de l'indignation de ce fleuve, poursuivit-il. Et s'il resta gonflé, c'est qu'il est encore en proie à sa colère contre les Japonais. Pour apaiser sa furie et le dégonfler, il faudrait qu'un jeune homme s'y jette en guise d'excuses. »

Sur le coup, un gars se hissa sur le rempart, criant :

« Eh bien, pourrais-je refuser de faire le sacrifice de ma vie quand il le faut pour réduire à néant les Japonais ? Je demanderai pardon de les avoir laissés s'approcher, je vous prie de partager mon sentiment pour combattre. »

Le jeune guerrier, appelé Wangson, était natif de Pyongyang.

Il se jeta aussitôt dans les eaux tumultueuses du Taedong avant que ses voisins n'eussent eu le temps de le retenir.

Sur le coup, la terre trembla et les eaux commencèrent à baisser. Peu de temps après, un pont en pierre enjambant le cours d'eau se révéla. Guerriers et civils de la forteresse traversèrent le fleuve en poussant des cris et foncèrent sur les positions de l'ennemi.

Les Japonais, surpris, alors qu'ils se laissaient aller, mangeant et buvant tout leur soûl, tombèrent raides morts, frappés de coups de lance et d'épée.

Après cette victoire, les gens de Pyongyang baptisèrent, pour transmettre l'exploit patriotique du jeune Wangson, de son nom le gué où il s'était jeté. Par la suite, au cours de l'usage, sa prononciation changea, Wangson devenant Wangsong.

L'hercule à la hache

En suivant à contre-courant le cours supérieur de la rivière Pothong, on arrive, au nord, à un mont appelé mont Toki (hache).

Voici l'origine de cette appellation.

Il y avait une fois dans un des villages de la forteresse de Pyongyang, un gars nommé Kuisong qui vivait avec sa mère veuve Hong. Ayant perdu son père dès le tendre âge, il entretenait à peine la famille en vendant du fagot.

Il atteignit l'âge mûr sans pourtant cesser d'aller, la hache au côté, dans la montagne couper des branches d'arbre qu'il devait ensuite vendre.

Cela faisait honte à sa mère de le voir toujours à cette besogne. Aussi confia-t-elle un jour à son fils :

« Kuisong chéri, il n'est pas digne d'une grande personne de s'occuper de la vente de fagot, besogne qui convient aux enfants ou aux vieux. Tu as maintenant l'âge de te marier et pourtant les villageois t'appellent jeune marchand de fagot échevelé. Cela m'afflige de te voir appelé ainsi. »

Elle lui conseilla de choisir, sinon un travail chic, au moins une occupation digne d'une grande personne.

Kuisong l'écouta sans mot dire, puis répondit :

« Maman, dès le tendre âge, j'ai appris à manier la hache et j'y suis habitué. Je crois que c'est le meilleur travail que je puisse faire au monde. Ce qui compte, c'est de réussir dans un travail pourvu que ce travail permette de pourvoir à son existence. Il ne faut pas se garder de faire ce qu'on veut faire de peur des on-dit. »

Sa mère se trouva à court.

Seulement, elle souffrait cruellement de n'avoir pas encore

trouvé un parti pour lui et de le voir trop peu avantagé.

La guerre patriotique de l'an *Imjin* éclata.

Les Japonais, désireux d'occuper d'une haleine le pays entier, se jetèrent sur la forteresse de Pyongyang.

A cette nouvelle, les gens s'incorporèrent à qui mieux mieux dans les troupes de volontaires et se préparèrent à combattre.

Kuisong demanda à sa mère à se proposer comme volontaire. Elle y acquiesça de bon cœur. Défendre le pays était, à ses yeux, un devoir légitime pour son fils et, plus encore, un sujet de fierté pour elle.

Les troupes de volontaires de l'endroit se trouvant dans la nécessité d'évacuer la forteresse pour aller prendre position aux monts environnants, la population devait aller trouver refuge.

Le jour du départ des volontaires, la mère Hong, avant d'aller se réfugier, courut à la porte Pothong.

Les colonnes de troupes passaient sous les yeux de vieux et de femmes qui s'approchaient pour serrer la main à leur fils ou leur mari et les réconforter. Hong était du nombre. Elle suivit du regard leur marche, attendant le moment heureux où elle verrait enfin son fils parmi ces vaillants et fiers guerriers munis d'une lance ou d'une épée.

Ces longues colonnes finissaient de passer, la dernière étant celle des charrettes à bœuf chargées de la cuisine.

Le cœur de Hong se serrait d'impatience, quand, soudain, la voix de fils retentit derrière elle : « Maman ! »

La joie la débordait, qui, pourtant, tourna aussitôt à la déception. Son fils chéri, à la place d'une lance ou d'une épée, portait une hotte, tenait d'une main une bride et de l'autre une hache.

« Ne peux-tu pas te débarrasser de ces trucs-là ? » chuchota sa mère.

« J'ai pris de moi-même cette charge. Personne d'entre les volontaires n'est aussi habile que moi à ramasser du fagot et à fendre du bois », dit son fils sans cesser de sourire.

Hong resta muette, comme éperdue, à le voir s'éloigner.

De retour chez elle, elle fit ses malles et alla se réfugier à un mont proche. Elle n'attendit pas de nouvelles de son fils. (Que peut-il faire de méritoire avec son fagot ?) se disait-elle en son for intérieur.

Quant à son fils, il s'appliqua tous les jours à s'acquitter de sa fonction. Alors que les autres volontaires se livraient à la fabrication des armes et à l'entraînement, il fendait du bois ; quand ils partaient combattre, lui, il allait à la montagne faire du fagot.

Un jour, une information parvint sur le mouvement que ferait une des unités japonaises vers le nord. Aussitôt, les volontaires se mirent en embuscade sur le passage de l'ennemi.

Kuisong, arrivé déjà dans la montagne faire son devoir comme toujours, parcourait la forêt en quête de branches d'arbre à couper.

A un moment donné, un bruit confus parvint à ses oreilles. Tout à coup, il fut saisi d'étonnement : une foule de Japonais grimpaient en tapinois depuis le pied du mont entre les arbres très élevés.

« Ah, sacrés Japonais, que voulez-vous faire ! » tourna-t-il brusquement, fonçant, hache au clair, sur la foule.

Les envahisseurs, effrayés, s'agitèrent, cherchant à faire face à l'impasse imprévue. Malgré leur nombre, leurs mousquetons et leurs lances, ils ne pouvaient se mesurer avec Kuisong qui agitait sa hache en tournant de-ci de-là autour de gros arbres.

Les Japonais, ayant flairé l'embuscade tendue, avaient compté traverser incognito la forêt après avoir fait un détour.

Les volontaires, de leur côté, mis au courant du plan de l'ennemi, s'engouffrèrent dans la forêt.

La stupeur les saisit devant ce qu'ils voyaient : les nombreux cadavres gisaient par terre.

En jetant leur regard autour, ils découvrirent leur ami Kuisong en train de couper des branches d'arbre.

Rien ne leur expliquait plus clairement ce qui venait de se passer. Quelle force, quel courage, quelle bravoure dans ce gars méconnu, occupé d'ordinaire à pourvoir à la cuisine ! Ils n'en finissaient pas de l'admirer.

Sa réputation se répandit : les volontaires et même les Japonais connaissaient maintenant l'hercule à la hache. Tant et si bien que ces ennemis, dès qu'ils apercevaient Kuisong au champ

de bataille, ils avaient hâte de prendre la fuite, terrifiés, en criant : « Voilà l'hercule à la hache ! »

Enfin, les troupes de volontaires, victorieuses des envahisseurs, rentraient dans la forteresse sous des acclamations. Les gens mourant d'envie de voir l'hercule à la hache, le cherchèrent et, à leur immense joie, ils reconnurent Kuisong.

Sa mère Hong dut prêter l'oreille aux chuchotements de ses voisins avant de se ressaisir. Elle se frotta les yeux et joua des coudes pour se frayer un chemin parmi la foule : « Mon Kuisong, c'est toi, l'hercule à la hache ? » s'écria-t-elle, ivre de joie.

Ses voisins posèrent un regard d'envie sur elle, la comblant d'éloges. Un vieillard lui demanda :

« Comment avez-vous pu si bien éduquer votre fils ? »

Hong se remémora les propos d'autrefois de son fils et répondit :

« Un fils parvient à coup sûr à se dévouer pour ses siens et le pays pourvu qu'il s'applique sincèrement à son travail. »

Plus tard, l'hercule à la hache se couvrit encore de gloire en combattant pour repousser l'ennemi vers la mer du Sud de la Corée.

Les gens de la forteresse, soucieux d'immortaliser son exploit, baptisèrent mont Toki celui où il avait livré son premier combat victorieux contre les envahisseurs.

Une chapelle dédiée aux rats

Un terrain vague s'étend en contrebas du pavillon Ulmil du côté sud. Jadis, raconte-t-on, on y voyait se dresser dans un coin une chapelle destinée à rendre un culte aux rats. En voici l'histoire :

La muraille Chongryu foisonnait de rats. Au point qu'ils emplissaient tout le ravin du mont Kumsu lorsqu'ils se déplaçaient en quête de quoi manger.

Un été, depuis quelques jours, les envahisseurs au nombre de dizaines de milliers montaient à l'assaut de la forteresse de Pyongyang.

Un jour, sitôt après le lever du soleil, ces hordes s'arrêtèrent tout à coup, s'abîmant dans le silence. Enigmatique. Des jeunes agiles furent expédiés dans le camp ennemi.

En examinant l'état de choses, ils constatèrent un fait étonnant. La corde de tous les arcs de l'ennemi était rompue et les peaux de tous les tambours déchirées. C'était l'œuvre nocturne des rats des abords des positions de l'ennemi. Force fut aux envahisseurs, désormais incapables de combattre, de prendre leurs jambes à leur cou.

Moment dont profitèrent les gens de la forteresse pour les décimer, obtenant ainsi une victoire qu'ils devaient en partie aux rats.

Pour récompenser leur « exploit », ils élevèrent une chapelle dédiée aux rats en contrebas du pavillon Ulmil et, aux jours de fête, ils se livrèrent devant ce bâtiment à des compétitions d'art martial pour être prêts à combattre contre l'agresseur.

Un sens du devoir moral de la population de Pyongyang

Urung et Sobi

La forteresse du mont Taesong, datant de l'époque du Coguryo, transmet de nombreuses histoires évoquant la bravoure manifestée dans la lutte contre l'agresseur.

La légende d'Urung et Sobi est du nombre.

Le mont Taesong avec ses ravins profonds, est marqué de sa verdure luxuriante, de la beauté de ses paysages et de l'abondance de sa faune. Aussi servit-il dès les temps anciens à entraîner les jeunes de Pyongyang à l'art martial.

Un gars appelé Urung vivait dans un petit hameau de Pyongyang.

Un printemps, Urung, décidé à se préparer à défendre le pays, sortit l'épée ancestrale de sa famille afin de partir pour le mont Taesong.

Il monta sur son cheval et gagna le seuil de la porte de la forteresse. Or, une jeune fille, qui s'apprêtait à traverser le

chemin, se mit de côté pour le laisser passer. Spontanément, Urung se sentit le cœur battre la chamade. Quelle beauté !

Il s'éloigna mais il s'arrêta aussitôt et la scruta par derrière. Il aperçut quelques pinceaux dans sa main.

Il se ressaisit et se précipita vers le mont Taesong.

La pensée de la jeune fille l'obsédait depuis des dizaines de jours suivant son arrivée au terrain d'entraînement.

Un jour, Urung passait à cheval au pied d'un précipice.

Il aperçut soudain au bord d'un ruisseau une jeune fille en train de faire une peinture. Vue séduisante où, eut-on dit, une fée faisait des gestes aériens pour brosser son tableau.

Fort curieux, Urung approcha doucement.

La jeune fille, surprise, leva les yeux. Sur le coup, les deux se reconnurent avec joie.

Urung se hâta de s'enquérir d'elle.

Elle s'appelait Sobi et vivait avec sa mère âgée dans un petit hameau de Pyongyang. Son père était tombé au champ d'honneur en combattant contre l'agresseur étranger ; sur la recommandation de sa mère de venger ton père, elle était venue s'initier aux arts martiaux.

Elle avait commencé suivant le plan d'instruction de son maître, par chercher à apprendre à faire de la peinture.

Urung, de son côté, lui fit part du mobile de sa venue au terrain d'entraînement du mont Taesong. En échangeant l'un avec l'autre, ils déambulèrent agréablement au bord du ruisseau.

Le crépuscule embrasa l'horizon. En regrettant de la quitter, Urung lui demanda sa main. Elle resta un moment muette.

Comme il insistait, elle invoqua la nécessité du consentement de leurs parents. Elle proposa de le leur demander au jour où ils auraient fini leur entraînement. Urung en convint et lui promit d'attendre. Sobi en fit de même. Suivit un échange d'adieux plein d'espoir.

Le lendemain, Urung retourna au même endroit au pied du précipice. En attendant, il se livra à l'exercice d'équitation.

Midi passé, il attendit jusqu'à la tombée du jour. Quatre jours passèrent ainsi sans qu'il pût revoir Sobi. La déception, voire la suspicion s'emparèrent de lui.

(Veut-elle se jouer de moi ou me tromper ? Est-elle volage ? En tout cas, son amour manque de sincérité. Sinon, elle ne s'absenterait pas aussi brutalement.)

A cette pensée, Urung fut décidé à oublier Sobi. Mais, plus il essayait de l'oublier, plus son amour s'avivait.

Finalement, il en vint à chercher le moyen de la revoir.

Au bout de quelques jours de réflexion, il trouva une solution. Il avait songé à l'habitude de Sobi de parcourir, pour faire de la peinture, des endroits fréquentés par les bêtes.

Il attrapa un petit du chevreuil duquel il accrocha au cou un billet. Il le lâcha.

Il poursuivit son entraînement, passant de l'équitation au tir à l'arc. Un jour, pour s'exercer à tirer sur des corbeaux en vol,

il alla au pied du mont Taesong. A la fin de la journée, en ramassant les corbeaux abattus, il découvrit un ruban enroulé sur une patte de l'un d'eux. Lettre de Sobi !

Voici ce qu'écrivait Sobi. Comme elle avait lu le billet attaché à une cheville du chevrotin, elle s'était décidée à lui répondre.

Elle s'excusait d'avoir cessé de venir le voir.

S'ils se revoyaient, leur amour finirait par les affoler, les empêchant d'atteindre leur grand objectif commun.

Elle priait Urung d'attendre jusqu'au jour où ils y seraient parvenus.

La lecture de la lettre remplit Urung de vifs remords.

(Qu'elle est admirable ! Moi, j'ai failli me laisser accaparer par l'amour en dépit du souhait de mes parents, des attentes des voisins et de mon serment de vengeance.

Je suis si minable ! Sobi a raison. Je ne la reverrai pas avant d'avoir fini mon entraînement.)

Depuis lors, Urung sua sang et eau pour s'exercer à l'art martial. Trois ans et trois mois s'écoulèrent.

Le 3 mars de l'année, une compétition nationale d'arts martiaux fut organisée avec la participation d'Urung. Celui-ci remporta toutes les épreuves avant de parvenir à la finale qui consistait à se disputer à qui chasserait à cheval le plus de bêtes.

Urung se précipita à cheval vers la forêt. Ne trouvant pas trace de gibier à un proche endroit, il s'y enfonça de plus belle. De gros arbres poussaient dru, mais on n'y voyait non plus de bêtes.

Le cœur d'Urung se serrait à la pensée qu'il risquait de rentrer bredouille. C'est à ce moment d'angoisse qu'il aperçut un cerf brun, aussi grand qu'un veau de plusieurs mois.

Sur le coup, il se lança à cheval à sa poursuite, tirant à l'arc. Ses concurrents vinrent le rattraper, tirant eux aussi.

Enfin, les flèches de tous les chasseurs s'épuisèrent. Ils ne purent qu'abandonner, sauf Urung qui, faute de mieux, dégaina son épée et continua sa poursuite.

Il éperonna son cheval qui rattrapa aussitôt le cerf sur une crête de montagne. La bête sauvage se trouvait aux abois. Sans perdre de temps, Urung, fondit, épée au clair, sur le cerf qu'il ne put pourtant empêcher de sauter dans le profond précipice.

Il se hâta, malgré le danger, de s'y jeter à sa suite.

Quand il se releva de l'amoncellement de feuilles mortes, ce fut pour voir le cerf qui, enlacé par des tiges de plantes grimpantes, fixait sur lui des yeux tristes. Il se retint à peine de le frapper de son épée et l'étreignit.

Il retourna à cheval au terrain de concours, sa prise dans les bras.

A sa vue, des cris de joie s'élevèrent, en même temps que des roulements de tambour et des sons de trompette. Urung eut la joie d'apercevoir ses parents parmi le public enthousiaste.

Il fit, tête haute, le tour du terrain, cherchant du regard Sobi, qu'il souhaitait tant voir à ce moment-là.

Enfin, il se présenta au roi. Il s'inclina, articulant son nom. Puis, il se releva dans l'intention de lui remettre le cerf. Mais, il

ne voyait plus sa prise. En revanche, à la place de la bête, il vit une jeune femme, pareille à une fée. Il hésitait, et il tombait des nues. La femme s'approcha alors, en l'appelant par son nom. Incrédule, il la scruta.

C'était Sobi en chair et en os.

Urung, ravi, l'appela, s'approcha, lui serrant la main. Sobi n'avait fait que se métamorphoser, suivant l'art qu'elle avait appris.

Le roi décerna des prix à Urung, classé premier au concours d'arts martiaux, et à Sobi, qui s'était distinguée par son art de la métamorphose. Puis les deux jeunes gens se rendirent chez leurs parents respectifs et leur firent leur demande qui fut approuvée parce que leur union était reconnue comme une volonté divine.

Des noces suivirent. Par la suite, le couple se couvrit de gloire en défendant le pays avec la population de Pyongyang et vit heureux avec ses enfants, raconte-t-on.

Porte Chilsong, porte du bonheur

La porte Chilsong, située du côté ouest de la colline Moran à Pyongyang, est connue comme la porte du bonheur. On attribue cette appellation à la légende d'un jeune héros qui eut combattu pour défendre le pays.

Il y avait une fois dans la forteresse de Pyongyang un garçon appelé Tolbom et une fille nommée Sinae. Vivant dans deux

villages différents, ils se connaissaient pourtant parce qu'ils se revoyaient depuis longtemps sur la colline Moran, le garçon y ramassant du fagot et la fille y cueillant des légumes sauvages.

Avec le temps, ils atteignirent l'âge de se marier. Un jour, Tolbom déclara son amour à Sinae, dont il admirait la générosité et la douceur. Quant à Sinae, elle l'aimait déjà en son for intérieur. Bien découplé et très chevaleresque, il n'avait pas son pareil à ses yeux.

Il lui demanda son avis. Rouge de confusion, elle lui reprocha sa maladresse, lui conseillant d'envoyer une personne voir ses parents s'il l'aimait vraiment.

La nuit même, Tolbom confia son sentiment à sa mère qui, enchantée, envoya un marieur chez les parents de la jeune fille.

Quand celui-ci fut de retour, il ne put cacher sa déception, en rapportant que le père de la jeune fille refusait de donner la main de sa fille à un vaurien qui ignorait la porte Chilsong, c'est-à-dire qui ne s'était pas initié aux arts martiaux. Nouvelle inattendue pour Tolbom ainsi que pour sa pauvre mère veuve.

En fait, Tolbom avait pensé à aller s'entraîner aux arts martiaux pour ensuite se faire un garde-frontière, intention qu'il n'avait pu réaliser en raison du souci causé par sa mère.

Après mûre réflexion, il demanda à sa mère la permission d'aller à la porte Chilsong, puis il pria Sinae d'attendre trois ans.

Il gagna le terrain d'entraînement. Quand il eut exprimé sa

décision, le maître s'en félicita, lui recommandant de se tenir à l'esprit patriotique.

Depuis, Tolbom s'attacha à atteindre le but fixé. Le terme de trois ans approchait.

A cette époque-là, un recrutement massif eut lieu afin de faire face aux fréquentes incursions d'envahisseurs à la frontière. Un commandant compétent était requis. Tolbom fut appelé sous les drapeaux et désigné pour combattre à la frontière à la tête de troupes.

Quand l'envahisseur fut refoulé, une autre tâche lui revint, celle de renforcer au maximum les positions de défense. Deux ans encore avaient passé ainsi lorsque ces travaux touchaient à leur fin.

Une nouvelle lui parvint alors de son patelin. Nouvelle bouleversante : Sinae s'était mariée.

Tolbom, à l'issue des travaux, fut promu pour son mérite militaire et rappelé à Pyongyang. En costume de général et escorté par des soldats, il entra dans la forteresse où il prit en charge un nouveau poste. Puis, il courut chez lui.

Sa mère, surprise par la venue de son fils, cria au-dedans de la maison :

« Eh, le voilà qui est venu, ma chérie ! »

Tolbom, hébété, regarda dans cette direction. Une femme parut alors, Sinae bien-aimée ! Touchantes retrouvailles.

« Comment cela se fait-il que tu sois là ? » demanda le jeune homme.

« Quoi d'étonnant à ce que je sois ici », répondit Sinae, en souriant.

La mère de Tolbom retraça alors ce qui s'était passé. Le maître d'arts martiaux l'avait prévenue du départ de Tolbom pour la frontière et le père de Sinae avait marié sa fille au jeune homme en l'absence de celui-ci.

Les jeunes gens fondèrent enfin un ménage pour vivre en bonne entente avec la mère de Tolbom.

Les gens de Pyongyang attribuèrent leur bonheur à la porte Chilsong à laquelle Tolbom s'était habitué, exemple à suivre, à leurs yeux, par les jeunes pour acquérir les arts martiaux.

Soldat devenu gendre du roi

Il y avait une fois une princesse aussi belle qu'une fée qui vivait au palais royal d'Anhak.

La princesse n'avait pas encore atteint l'âge de se marier que le roi se mit en devoir de chercher un bon parti pour elle. Pourtant, la chose ne s'avérait pas de tout repos. Si un jeune homme était beau, il était sans talent, s'il était doué, il n'était pas bien de sa personne.

Les fils en âge de se marier des hauts dignitaires, rêvant secrètement de devenir gendre du roi, mettaient leurs plus beaux habits et faisaient courir le bruit qu'ils étaient exceptionnellement doués pour les lettres et les arts martiaux.

Et pourtant, tous ces prétendants plaisaient trop peu au roi et furent jugés insuffisants moralement et intellectuellement.

Il était inquiétant que la princesse prît de l'âge.

Or, une nuit, un incendie se déclara au palais. En un instant, le palais fut la proie du feu. Le roi, porté sur le dos d'un sujet, sortit au-dehors. Croyant sans doute rêver, il contempla éperdument les flammes.

Puis, il se ressaisit. Il chercha à s'assurer de la sécurité des siens. La princesse était absente. Fou d'angoisse, il s'enquit en vain de son sort.

Elle habitait un bâtiment isolé situé dans le jardin de derrière du palais royal et dont l'accès était interdit même aux demoiselles de la cour. Aussi personne n'avait-il pensé à elle.

Le roi, averti du danger couru par la princesse, ordonna son sauvetage immédiat. Mais pourtant, nul n'osa se mettre en branle. Espérer pouvoir se sortir sain et sauf du feu qui avalait déjà tout entier le palais ?

Le roi, à bout de courage, murmura :

« Celui qui aura sauvé la princesse du feu sera mon gendre. »

Alors, un guerrier s'avança, un jeune homme ayant bonne mine et bien découplé.

« Je me charge de sauver la princesse », assura-t-il.

Aussitôt, il s'aspergea et fonça sur le palais en feu. Il atteignit le petit palais s'élevant dans le jardin de derrière. Il était sur le point de s'y jeter, quand le bâtiment s'écroula.

« Oh, c'est fini ! »

Faute de mieux, il s'en retourna.

Après l'avoir écouté, le roi fondit en sanglots.

« Ah, ma fille chérie ! Te croire perdue ? »

Alors que tous sanglotaient, y compris les sujets, une voix de femme retentit :

« Majesté le roi, papa ! »

Tous les visages se levèrent et virent la princesse portée sur un cheval conduit par un soldat.

« Qui vois-je ? Toi, ma fille ? »

Le roi se leva d'un bond et étreignit la princesse descendant de cheval. De joie, il pleura un long moment, puis il demanda à la princesse :

« Qu'est-ce qui t'a sauvée du feu ? »

La princesse indiqua un soldat qui attendait, la bride à la main, à quelques pas d'elle et dit :

« C'est lui qui s'est jeté dans le feu et m'a repêchée. »

Sur le coup, les sujets murmurèrent :

« Ce soldat épousera donc la princesse. »

« Comment, un guerrier ? »

Le roi, soit qu'il eût prêté ou non l'oreille aux propos des sujets, s'approcha du soldat.

« Est-ce toi qui as sauvé ma fille ? » demanda-t-il.

Le soldat, visage cuivré et forte constitution, s'inclina pour dire :

« Je vous ai entendu, Majesté le roi, plaindre Son Altesse la

princesse, qui tardait d'être sauvée. J'ai couru alors et, j'ai pu la sauver juste avant qu'elle périsse dans le feu. »

« Alors, m'as-tu entendu promettre la main de ma fille à qui la sauverait ? » demanda le roi.

« Non, c'est la première fois que j'entends cela de vous. »

« Qu'est-ce que tu souhaitais alors obtenir en te jetant dans les flammes au péril de ta vie pour en retirer la princesse. »

« Un soldat ne peut viser un but personnel. Il est de son devoir de repousser l'agresseur et de défendre les vies humaines et les biens du pays. »

« Tu as donc pensé à ce devoir ? »

« Exactement, Majesté le roi. »

« Voilà, tu es digne d'être mon gendre », conclut le roi, d'un ton ému, saisissant le soldat par les bras.

« Je m'excuses, je suis d'extraction populaire et ne suis qu'un simple soldat. Je ne mérite pas d'être votre gendre. »

« Non, ce n'est pas vrai. Aucun des hauts fonctionnaires n'a eu le courage de se jeter de lui-même dans le danger pour sauver la princesse, et un seul s'y est décidé à la promesse de le prendre pour gendre. Comment pourrais-je alors choisir mon futur gendre parmi eux ? Si tu t'occupes des affaires du pays en tant que gendre royal, le pays ne souffrira d'invasion étrangère et le peuple pourra vivre en paix. Ne refuse pas. »

De la sorte, le soldat épousa la princesse, devenant le gendre du roi.

Le pont Ungguk

Un mont peu élevé situé à l'ouest de la rivière Pothong s'appelait il y a longtemps Kaek (Kaek signifie hôte).

Mont Kaek, parce que ceux qui venaient du côté sud dans la forteresse de Pyongyang y faisaient halte en attendant l'heure d'ouverture de la porte de la forteresse.

Au pied de ce mont, vivait un nommé Jo Ung Guk qui avait un fils unique qu'il adorait. Il lui souhaitait de tout cœur un brillant avenir. Il aimait lui dire :

« Un tigre laisse derrière lui sa peau, un homme son nom. Veille à faire parler de toi. »

Le fils, quand il eut quelque onze ans, proposa à son père d'aller se cultiver.

Son père, malgré l'inquiétude qu'il éprouve des péripéties que son fils aurait à traverser, accepta volontiers sa demande.

Cinq ans passèrent après le départ de son fils. Depuis lors, Ung Guk, alla au matin et au soir sur la grande route attendre son retour.

Ce fut l'occasion pour lui de constater que les pluies creusaient la route à l'orée du village, l'inondaient, mettant en difficulté les passants qui se voyaient très souvent contraints de s'attarder dans le village.

Ung Guk en conclut que cet état de choses malheureux était imputable aux villageois, y compris lui-même, qui avaient

négligé leur devoir en ce qui concernait la route.

En fin de compte, il prit le parti de poser un pont large et solide.

En attendant son fils, il ramassa des roches et abattit des arbres en montagne, préparant ainsi les matériaux nécessaires à cet effet. Puis, il vendit des biens familiaux pour avoir de quoi payer les travailleurs. Ainsi, il construisit un pont long et beau en quelques mois.

Les passants, heureux du confort dont ils pouvaient jouir désormais, venaient très souvent en remercier Ung Guk. Il se félicitait alors d'avoir fait son devoir d'habitant d'un village avoisinant une grande route et surtout de pouvoir accueillir sans honte son fils qui rentrerait après s'être taillé une réputation.

Par malheur, dix ans passèrent sans que ce fils tant attendu fût rentré, Ung Guk rendit son dernier souffle avant de l'avoir revu.

A sa mort, ses parentés, les villageois ainsi que de nombreux autres gens qui jouissaient du bienfait dudit pont exprimèrent leur compassion et convinrent d'appeler le pont Kaeksan pont Ungguk pour immortaliser son mérite.

Quant à son fils Sok Un, il avait commencé, dans son grand dessein de se cultiver, à s'initier aux arts martiaux au terrain d'exercice en montagne.

Cependant, soit qu'il eût été trop choyé dans l'enfance soit qu'il fût de faible constitution, il se sentait dépassé par les exigences physiques des arts martiaux, aussi ses efforts ne

donnaient-ils pas les résultats escomptés. Au bout de cinq ans d'entraînement, il prit part à un concours organisé dans la forteresse de Pyongyang et il fut parmi les derniers dans le classement.

En entendant les soupirs qu'il poussait, un copain lui dit :

« Tu es l'air d'une fille adorable et sage. Tu es voué plutôt au métier de fonctionnaire civil. Je te conseillerais d'apprendre à écrire tant qu'il n'est pas trop tard. »

Sok Un en convint et alla aux monts Kumgang, lieu où se rassemblaient, disait-on, les futurs fonctionnaires civils pour se cultiver.

Il fixa un terme de 10 ans pour sa formation.

Six ans étaient passés quand, un jour, il monta en excursion avec ses copains à la cascade Kuryong. Il croisa alors des marchands venus en tourisme.

En causant avec lui, l'un d'eux se réjouit d'apprendre que Sok Un était venu du village situé au pied du mont Kaek.

« Quel beau pays ! Le pont Ungguk qu'on y trouve nous aide considérablement », dit-il.

« Comment le pont Ungguk ? » demanda Sok Un.

Comme celui-ci était déconcerté, plusieurs de ces marchands se mirent un à un à relater l'histoire de ce nommé Ung Guk, évoquant le pont qu'il avait bâti au prix de toute sa fortune pour alléger l'inconfort des passants, la stèle érigée après sa mort pour transmettre son œuvre de charité, etc.

Sok Un ne put dormir de la nuit.

Une dizaine d'années d'efforts consentis en vain pour se cultiver !

Dès le lendemain, en renonçant aux études, il rentra à Pyongyang. Au seuil de son patelin, il découvrit un grand pont ainsi que la stèle faisant l'éloge de l'œuvre de son père.

Il étreignit la stèle, pleurant :

« Papa chéri, si tu m'avais montré la bonne voie dès mon enfance ! »

Les passants comme les villageois, frappés de stupeur, lui demandèrent :

« D'où venez-vous ? Pourquoi sanglotez-vous tant ? »

Sok Un cessa de pleurer, se présenta et fit remarquer :

« L'homme doit laisser son nom après sa mort, a dit mon père lors de mon départ. Mais je n'ai pas saisi le vrai sens de son mot et j'ai erré de-ci de-là par vanité pendant une dizaine d'années.

Si mon père m'avait touché un mot sur le service que je devais rendre au pays et au peuple pour faire parler de moi ! »

Les assistants, sympathisant avec son sentiment, poussèrent des soupirs.

Sok Un, maintenant éclairé sur la vérité, se mit dès lors à faire l'impossible pour donner respectivement l'enseignement littéraire et l'instruction militaire à ceux qui le voulaient.

Les villageois en vinrent à dire de lui : tel père tel fils. Plus tard, ses disciples, fonctionnaires civils et militaires ainsi que la

population de la forteresse de Pyongyang transmirent de génération en génération son nom.

Le mont Ju-am

Un mont peu élevé appelé mont Ju-am s'élève au bout de la crête longeant la rive du Taedong au nord-est de la colline Moran.

Le nom de Ju-am, signifiant rocher à vin, remonte à un temps très ancien.

Il y avait une fois un gars qui, ayant perdu sa mère dès le tendre âge, vivait avec son père sur la rive du Taedong.

Il était d'un dévouement extrême à son père.

Il travaillait dans les champs du matin au soir et profitait de ses loisirs pour ramasser du fagot dans la montagne, le vendre et acheter riz et viande avec l'argent gagné, pour entretenir son père. Quant à lui, il se contentait, lui, d'une bouillie d'herbe.

Un jour, il descendait du mont, en portant sur le dos du fagot. Ayant soif, il le déposa à côté d'une source.

En se penchant là-dessus, il sentit soudain de l'arôme. Puis, quand il eut pris quelques gorgées, il se sentit soulagé et eut l'impression que la tête lui tournait.

Il se releva, mais, à peine fit-il quelques pas qu'il s'affala sous le coup du vin. Il finit par s'étendre de tout son corps, il s'endormit.

C'est au soir qu'il se réveilla. Comme il se fut aperçu que

c'était du vin qui jaillissait de la source, il se reprocha d'en avoir bu à l'insu de son père. Il s'arrêta chez un paysan auquel il emprunta une cruche. Il l'emplit de vin à la source et l'offrit à son père. Mais c'est l'étonnement, plutôt que la joie, que manifesta celui-ci : la famille était trop pauvre pour qu'il se procure un vin si raffiné. Son père refusa d'en boire.

« Dis donc comment as-tu obtenu ce vin ? » demanda-t-il.

Le fils, répétant qu'il l'avait apporté d'une source, implora son père d'en boire. Peine perdue. Il dut l'emmener à la source. Celui-ci se rendit enfin à la vérité.

Se croyant indigne d'accaparer le vin mystérieux, il invita tous les vieux du village à venir en boire.

Ses invités, après avoir bu tout leur soûl, constatèrent comme un seul homme :

« Il serait trop simple de voir dans ce vin un produit de la nature. C'est plutôt un cadeau donné par le ciel pour le dévouement extrême de ce gars à son père. »

Depuis lors, le village tout entier put jouir du bienfait de la source, employant les appellations de rocher Ju-am et de mont Ju-am.

Jeune fille, sauveuse d'un jeune cerf

Il y avait une fois une jeune fille appelée Man Ok.

Ayant perdu ses parents très tôt, elle se vit contrainte de travailler comme servante chez le gros propriétaire foncier

cupide au bord de la rivière Pothong. Chargée de garder le bébé et de faire la cuisine, elle trimait chaque jour pour joindre à peine les deux bouts en butte à des brimades et mauvais traitements.

Une certaine année, le jour de la fête *Chusok* (fête des récoltes) arriva.

Le gros propriétaire foncier, tout en s'apprêtant à aller assister en spectateur avec les siens au jeu d'escarpolette et au match de *sirum* (lutte coréenne), enjoignit à Man Ok d'aller ramasser du fagot en montagne.

Man Ok, en se plaignant de son malheureux sort, monta au mont Changgwang et se mit à ramasser du fagot. Quand elle en eut assez pour faire un faisceau, un bruissement se fit entendre soudain. Un jeune cerf parut aussitôt, s'approchant à la hâte. Tout en lui semblait l'implorer de l'aider à trouver refuge : respiration haletante, yeux candides luisant de larmes, taches de sang laissées par les broussailles. Certainement, il était traqué par un chasseur. Man Ok, sans prendre le temps de réfléchir, se hâta de le cacher dans son fagot. L'instant d'après, un chasseur accourut, hors d'haleine.

« As-tu vu un cerf venir par-là ? Où est-il allé ? » demanda-t-il.

Man Ok lui indiqua le fond du ravin.

Le chasseur reparti, elle retira le cerf du fagot, lui essuya les traces de sang et le laissa aller retrouver sa maman.

Le cerf, pleurant de reconnaissance, la tira par la jupe. Trouvant son mouvement étrange, elle se laissa entraîner. Elle

arriva ainsi à une belle clairière, arrosée par un ruisseau clair. Des fleurs rouges foncées parfumées y étaient écloses.

Le cerf conduisit Man Ok au milieu du jardin, lui chuchotant :

« Vous m'avez sauvé et je voudrais tant vous rendre votre bienfait. C'est un champ d'*insam* sauvage, peu de chose, c'est vrai, mais je vous prie d'en tirer parti pour vous affranchir de la domesticité et remercier vos bienfaiteurs. »

Le cerf scruta tendrement la jeune fille et s'éclipsa.

Celle-ci, émerveillée, se frotta les yeux, puis regarda autour : un champ d'*insam* sauvage s'étendait à n'en pas finir.

Elle déracina nombre de pieds d'*insam* sauvage et les emporta chez elle au lieu d'un fagot. Elle en prit une certaine quantité pour la répartir à ses bons voisins et une autre quantité pour payer sa « dette » au gros propriétaire foncier. Elle put ainsi vivre libre et heureuse dans l'entraide et en bonne entente avec ses voisins.

Bienfait rendu par le chevreuil et le serpent

Un vieux demeurait dans un hameau à Pyongyang au bord du Taedong.

Ayant perdu très tôt sa femme et ses enfants morts de maladie, il vivait seul, du jour au lendemain, en travaillant dans les champs et en pêchant au fleuve.

Un été, pendant la saison des pluies, le Taedong se gonfla à la suite d'une quinzaine de jours de pluie torrentielle. Les flots qui

dépassaient la digue entraînaient dans leur furie tout sur leur passage. L'air était empli des gémissements de gens criant au secours, des cris de détresse des bêtes emportées par le courant d'eau.

Le bon homme, qui l'avait échappé belle, assistait au spectacle de cette mésaventure qui ne le laissait pas froid. Il était d'ailleurs connu et respecté pour sa générosité et son altruisme. Il se décida à tout faire pour sauver les êtres charriés par le courant d'eau.

Il conduisit sa barque vers le milieu du courant tumultueux. Malgré les flots qui battaient contre son embarcation, il réussit heureusement à repêcher trois personnes au moyen de cordes. L'embarcation était près de s'en retourner ainsi vers la berge, quand, brusquement, des plaintes de bêtes s'élevèrent. Le vieux jeta les yeux de ce côté-là.

Sur le coup, il aperçut un chevreuil et un serpent à bord d'un tronc d'arbre flottant.

Promptement, il approcha le bateau et les mit à bord, puis au moment venu, les déposa sur la berge. Les deux bêtes, sans cesser de se retourner pour exprimer leur gratitude, s'enfoncèrent dans la forêt.

Après le départ des sinistrés qu'il avait sauvés, il découvrit près de lui un pauvre garçon au bord des larmes. Il écouta son histoire. L'enfant appartenait à un gros propriétaire foncier dont toute la famille, sauf lui, avait péri dans l'inondation. Il

avait survécu comme par miracle.

En pensant à l'amener chez lui, le vieux hésita parce qu'il avait affaire à la progéniture d'un richard. Il se ravisa pourtant : il serait inhumain de laisser à l'abandon un enfant sans soutien. Il se proposa de l'adopter.

L'inondation prit fin et le Taedong revint à son niveau normal. Le vieux recommença sa vie habituelle avec l'enfant, travaillant la terre et pêchant.

Quelques mois passèrent. Un jour, il s'apprêtait à sortir, quand un chevreuil entra en coup de vent dans sa cour. Il s'approcha, se mit à tourner autour de lui, en s'ébrouant et en hochant la tête. Sans doute, il brûlait de lui témoigner de la bienveillance. Le bonhomme, intrigué, l'examina. C'était celui qu'il avait repêché lors de l'inondation.

Il lui étreignit le cou et lui caressa le dos. La bête lui mordit une manche pour l'entraîner et hocha la tête d'un côté et de l'autre. Se laissant faire, le vieux entra dans la forêt. Ils arrivèrent enfin au pied d'un grand rocher dans un ravin arrosé par un ruisseau clair.

Le chevreuil se mit à donner des coups de patte sous le rocher. Le vieux comprit sans peine ce signe et se mit à creuser dessous. Aussitôt, une grande jarre se révéla. Il en ouvrit prudemment le couvercle. A l'instant, il ne put en croire ses yeux : des objets en or et argent et des bijoux jetaient des éclats éblouissants.

Le bonhomme transporta ces merveilles chez lui.

Il distribua de bon cœur bagues, bracelets et épingles à cheveux en or à ses voisins. Le reste lui servit d'appoint à son ménage. Il devint, du jour au lendemain, l'un des plus riches de la forteresse de Pyongyang. Cependant, étrangement, malgré sa fortune inépuisable, il garda son train de vie inchangé, travaillant dans les champs et se livrant à la pêche tous les jours.

Une mésaventure lui arriva cependant. Son fils adoptif, contraint de travailler avec le vieux, se ravisa à la vue de la nouvelle fortune. Il commença à s'adonner à la dissipation, loin de vouloir besogner.

Le vieux, mécontent, lui conseilla :

« Le plus important pour l'homme, c'est de travailler, non de s'accrocher à l'argent. »

Mais pourtant, le garçon se montra toujours plus rétif.

« Il y a tant d'objets en or chez nous. A quoi bon peiner ? Et ces biens, ils n'ont pas résulté de votre travail, c'est le ciel qui nous les a offerts à nous deux. Leur moitié me revient donc. Est-ce donc une faute si j'en profite ? »

Le pauvre bonhomme tenta de nouveau de le dissuader.

Le fils adoptif, revêche, lui répliqua :

« Si vous tenez tant à me rendre la vie dure, j'ai envie de vous quitter. J'emporterai donc la moitié de l'argent. »

Le vieux, hors de lui, lui infligea un soufflet retentissant, s'écriant :

« Ingrat ! »

Le vaurien, loin de revenir à lui, fit claquer la porte et se précipita au-dehors. Pour se venger, il alla accuser auprès des autorités son père adoptif de s'être enrichi par le vol d'objets en or et argent.

De ce fait, le vieux fut mis en taule. Il s'était navré moins d'avoir été écroué malgré son innocence que d'avoir été trahi par ce garçon qu'il avait pourtant sauvé d'un danger de mort et adopté.

En se plaignant de son malheur, il finit par s'assoupir. Après quelques moments, il se réveilla, mordu par un serpent qui, heureusement, avait apporté avec lui des herbes verdâtres.

Il reconnut sans peine le reptile qu'il avait repêché lors de l'inondation. Il put guérir grâce à ce remède dont il garda le reste pour en cas.

Or, vers midi, le bruit courut que le préfet de Pyongyang aussi avait subi une morsure de serpent. Un branle-bas en résulta. La nouvelle arriva jusqu'aux oreilles du malheureux vieux écroué.

« Tous les médecins réputés ont essayé de le guérir, sans pourtant y parvenir », jeta un geôlier.

Le vieux lui demanda alors de faire connaître au haut dignitaire sa proposition de traitement. Le préfet, en proie à une douleur déchirante, l'accepta sans murmurer. Ainsi les herbes du vieux furent-elles appliquées sans délai sur la plaie du préfet. Le traitement s'avéra efficace.

Le préfet, très curieux, demanda à son bienfaiteur l'origine

de son remède miraculeux. Celui-ci lui évoqua le chevreuil et le serpent qu'il avait sauvés, son incarcération par suite de la friponnerie du fils du gros propriétaire foncier, la morsure infligée à lui par le serpent qu'il avait repêché, mais qui lui avait offert ledit remède.

En fin de compte, comme le préfet l'ordonna, ce vaurien de fils du gros propriétaire terrien fut mis en prison, tandis que le bonhomme était élargi.

ANECDOTES ET LÉGENDES DE PYONGYANG

Rédaction : Jang Hyang Ok
Traduction : Paek Won Gi
Editions en langues étrangères, RPDC
Septembre de l'an 111 du Juche (2022)

E-mail: flph@star-co.net.kp
http://www.korean-books.com.kp

ISBN 978-9946-0-2153-9
9 789946 021539 >